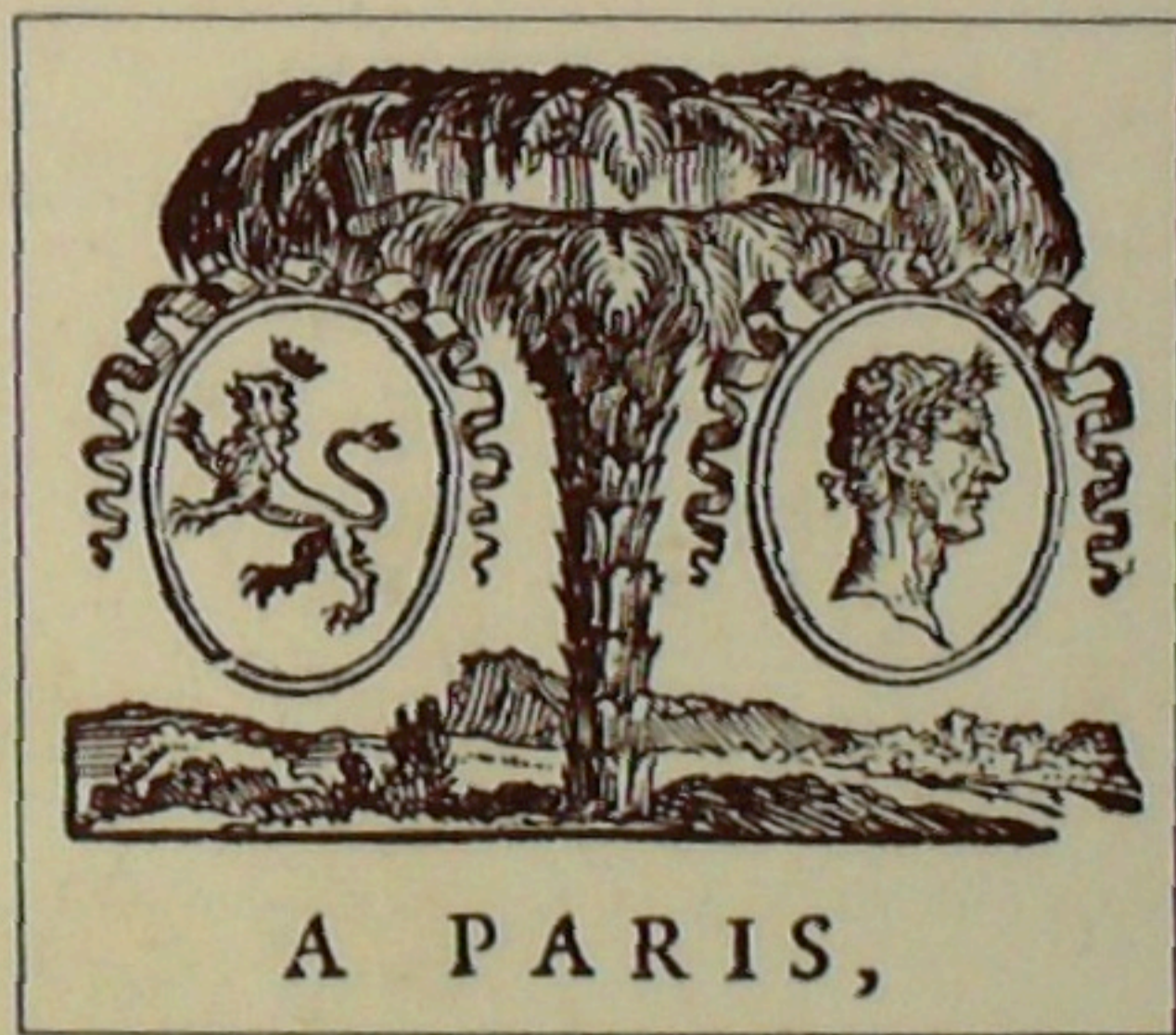


ACTION
109 **POÉ**
TIQUE

98 SONNETS
FRANÇAIS
(1550 - 1625)



A PARIS,

JACQUES
ROUBAUD

Maria Obino - Joseph Guglielmi
Claude Royet-Journoud - Martine
Broda - Alain Coulange - Robert
Davreu - Jean-Charles Depaule
Josée Lapeyrère - Philippe
Longchamp

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Jacques Roubaud et Henri Deluy.

A PARAÎTRE

Futurisme portugais - Poètes en U.R.S.S. - Poésie en France (3) -

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaud, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff.
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 160 F — Etranger : 250 F
France : 8 numéros : 290 F — Etranger : 450 F
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 3^e trimestre 1987

I.S.B.N. : 2-85463-07-4

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

SONNETS FRANÇAIS (1550-1625)

Présentation : <i>Jacques Roubaud</i>	2
92 sonnets français : <i>Guillaume Des Autelz, Loys Le Caron, Jaques Peletier Du Mans, Marin Le Saulx, Loys Saunier, Christophe De Beaujeu, Pierre Poupou, Nicolas Le Digne, Antoine Favre, Jean Habert, Cesar De Nostredame, Nicolas Le Masson, Pierre De Croix, Simeon Guillaume De La Roque, Estienne Pasquier, Moysse Amyrault</i>	4

POEMES

Par les éclairs et les eaux : <i>Maria Obino, traduit de l'italien par Joseph Guglielmi et Claude Royet-Journoud</i>	51
Cinq poèmes : <i>Martine Broda</i>	63
« ... Ce tout en quoi... » : <i>Alain Coulange</i>	68
Trois poèmes : <i>Robert Davreu</i>	71
Pâques et vendanges : <i>Jean-Charles Depaule</i>	74
Le matin : <i>Josée Lapeyrère</i>	77
Emploi du temps : <i>Philippe Longchamp</i>	81
Lignes vers Jean Tortel : <i>Jacques Roubaud</i>	83

NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

La « lingua rustica » d'Henri Deluy (*Claude Adelen*) / Anthologie de la poésie française du XVII^e siècle (*H.D.*) / Revues, notes (*H.D.*) / K.B. : Jacqueline Starer (*Marie Etienne*) / Le gratin d'épinards aux sardines (*H.D.*).

Présentation

Le parcours en sonnets présenté ici s'étend sur un peu plus de trois quarts de siècles dans l'histoire de cette forme poétique en France. Disposés, assez approximativement, selon l'ordre chronologique des parutions en livre, il va de 1550, très près des premiers exemples français (Marot en 1536 probablement ; l'*Olive*, de du Bellay est de l'année qui précède, 1549) à 1625, soit quatre ans à peine avant la mort de Malherbe (auteur qui aura porté au sonnet un coup presque fatal, dont il mettra presque deux siècles à se remettre).

16 auteurs sont représentés : Guillaume des Autelz, Loys Le Caron, Jaques Peletier du Mans, Marin Le Saulx, Loys Saunier, Christophle de Beaujeu, Pierre Poupo, Nicolas Le Digne, Antoine Favre, Jean Habert, Nicolas Le Masson, Pierre de Croix, Siméon Guillaume de la Roque, Etienne Pasquier, Moyse Amyrault et César de Nostredame.

Les principes du choix ont été les suivants :

— en premier lieu, bien sûr, l'intérêt du compilateur pour les textes ; un intérêt non documentaire, mais esthétique, une affirmation de valeur poétique présente, même à travers la bizarrerie langagière de l'expression (ce français changeant et encore heureusement non rigidifié orthographiquement et dans sa ponctuation ; souple encore dans sa métrique) et la distance formelle : la forme elle-même, le sonnet, mais aussi le vers compté (l'âge des derniers grands décasyllabes), la rime.

— en second lieu, une certaine difficulté d'accès aux textes ; plusieurs de ces poètes ne sont pas inconnus des lecteurs spécialisés, et parfois même heureusement commencent à réapparaître dans des éditions modernes (il y a, par exemple, du Christophle de Beau jeu dans *Eros Baroque* de Gisèle Mathieu-Castellani ; mais dans une autre tonalité ; les premières œuvres de La Roque existent dans les TFM (textes français modernes), toujours grâce à Madame Castellani,...), mais, dans l'ensemble, on peut dire qu'ils restent, pour le lecteur de poésie, largement inconnus ; bien des rééditions seraient nécessaires.

— en troisième lieu, l'image d'un autre seizième siècle que celui de la Pléiade. Une certaine « usure » de la poésie de Ronsard, par suite de son excessive représentation dans les anthologies, le discours critique, ou la présentation pédagogique, est évidente ; pour reprendre et détourner le dernier vers d'un sonnet de Scève, le pouvoir poétique des œuvres trop explorées tend à s'affaiblir, « comme tout art se confond par l'usage ».

Le résultat de ces choix devrait être complété par quelques autres textes, qui ont paru dans la revue « *Po & sie* », à laquelle je renvoie le lecteur ; il s'agit des auteurs suivants :

Gui Le Fevre de La Borderie ; Jean du Clicquet, seigneur de Flammermont, Zacharie de Vitré, dont les « essais de méditations poétiques » de 1659, représentent le dernier éclat, avant Nerval, de la ligne poétique alternative que j'essaie d'éclairer ici par exemples. Flammermont, en particulier, est, je crois, un total inconnu.

Il s'agit, enfin, de sonnets ; quatre vingt dix huit exemples, se répondant d'un livre à l'autre, en une exploration formelle beaucoup plus inventive, variée, que ne peut le laisser à penser la définition scolaire héritée de sa dégénérescence classique. Ces années sont les grandes années du sonnet en France (et en Europe). On peut y constater que, contrairement à l'idée d'une poésie française incapable de ce qui fait la richesse des traditions rivales, essentiellement le maniérisme prolongé en l'ingenio, le wit, le concetto (Bruno et Marino, Quevedo et Gongora, Donne et les deux Herbert, Camoens ou Huygens et Gryphius, et bien d'autres), idée qui repose sur une « omission » des noms qui s'intercalent entre Ronsard et Malherbe (outre ceux représentés ici et cités plus haut, il faut évidemment faire place à Sponde et La Ceppède, Papillon, Mage et Vermeil) ; c'est une idée appauvrissante, particulièrement du point de vue formel ; car une très grande partie de cette poésie est en sonnets.

Les textes sont reproduits dans l'orthographe et la ponctuation de l'édition, d'époque, consultée ; la disposition strophique (pas de blanc entre les strophes, strophes marquées par la disposition des débuts de lignes) la « présence » du sonnet dans la page est conforme à la tradition (il y a des variantes). La merveilleuse physionomie des poèmes de Peletier du Mans a été, autant que possible, préservée.

Tous les textes proviennent de livres, d'éditions imprimées. Certains grands textes ne nous sont parvenus que manuscrits (assez peu, semble-t-il ; outre l'*Hécatombe* à *Diane*, de d'Aubigné, bien connue, je citerai l'œuvre poétique de Louis Gallaup de Chasteuil, lue et copiée à la bibliothèque municipale de Carpentras par Pierre Lartigue, qui contient quelques uns des plus extraordinaires sonnets du seizième siècle).

Je signalerai enfin qu'une des premières œuvres en sonnets français, la traduction de Pétrarque par Vasquin Philieul (édition partielle de 1548) va réapparaître, grâce à Pierre Lartigue et l'éditeur Christian Duperron.

Septembre 1987

SONNETS



Guillaume Des AUTELZ

DE SA SAINTE.

Un jour ma Sainte au temple saint oroit.
Au ciel estoit le bruit de son silence,
Comme un Soleil reluisoit sa presence,
Et tout le lieu de son ombre doroit.
L'image en Croix de cil qu'elle adoroit,
Signes monstroit de grand' benivolence
Saintes et Saints luy faisoient reverence,
Et tout le temple honoré l'honoroit.
Ce que j'en dy n'est pas nouvelle sceue
Par rapport d'autre, et n'en suis inventeur :
Car de mes yeux j'ay la chose apperceue.
Que si je suis oultre mon gré menteur,
Et que ma veüe en cela soit deceue
Tu es, Amour, un terrible enchanteur.

. A SA SAINTE.

Le beau Phebus donnant clarté aux jours
Qui environne en courant bien grand erre
Trois cieux, le feu, l'air, la mer et la terre,
En finissant recommence son cours :
Ixion fait sus sa roue maints tours,
Se suit, se fuit, à soymesme fait guerre :
Et Sisyphe est tousjours apres sa pierre
Selon l'arrest des infernales cours.
Ceux grande peine ont éternellement,
Qui n'est jamais par le temps avancee,
Et vient repos une heure seulement :
Ainsi est il, Sainte, de ma pensee,
Qui de toy est continuellement,
jamais finie, et toujours commencee.

. DE LA PERSEVERANCE DE SON AMOUR.

Ce grand Amour qui au beau de ma dame,
De mon esprit les yeux va conduisant,
Est un Soleil, chaud, clair et reluisant
C'est proprement le Soleil de mon ame.
Ce beau Soleil de sa tresclaire flamme,
Me fait tout voir un univers plaisant :
Mais de son feu cruellement cuisant,
Trop ardemment il me brule et enflamme.
Car en son Ciel il est monté si hault,
Que je me sens desja fondre au plus chaud
De l'enragee et ardent' Canicule.
Et toutesfois à fin que je languisse,
De plus en plus sans faire aucun solstice,
Toujours il monte et jamais ne recule.

Repos de plus grand travail (1550)

DU MERVEILLEUX EFFET DE SON AMOUR.

Je reconnois en elle, mon courage :
Car le sien mesme estre le mien je croy :
Je reconnois de Nature la loy,
Qui de nous deux, ne fit qu'un seul ouvrage :
Je reconnoys encore davantage,
Je suis en elle, et je la sens en moy :
Pour le moins donc aux signes que je voy,
Elle est la mienne, ou moy la sienne image :
Je pense avoir les signes aperceuz
Qu'elle ayt l'amour, comme je lay, certaine,
Mais tous mes sens, las, en fin sont deceuz.
Souffroys-tu plus que moy, de griefve peine,
O de mon mal l'exemple, Narcissus,
En adorant ton ombre en la fontaine.

INVOCATION

Par le pouvoir si hautement puissant,
Que souz luy vit toute deité moindre ;
Qui les scadrons angeliques fait craindre
Comme à qui est le Ciel obeissant :
Le penta-morphe, et le tout unissant
Qui m'a voulu, ô mon daimon, contraindre
A vivement d'un nœud naturel joindre
Cest prompte ame à ce corps languissant :
Par le journal sacrifice à toy deu :
Et par ton nom que j'ay bien entendu,
Mais qui n'est point aux hommes revelable :
Fay moy d'amour le saint temple aprocher,
Et dignement au paroy afficher
De mon repos le travail pardurable.

DU POUVOIR MERVEILLEUS ET ESTRANGE DESIR DE SON AMOUR

J'estois tout seul, entier en mon essence,
Au paradis de l'amour de moy-mesme,
Et mon esprit en ce logis supreme
Se repositoit sus ma douce indolence.
A mon reveil, je vi en ma presence
Estre sans moy la moitié que plus j'ayme
De mon entier, seule cause et seul theme
De celle mort, que j'ay par son offense :
Puis que je n'ay donc fally que par toy,
Ou je connoys la meilleur' part de moy,
Souffre ta part de ma peine mortelle.
L'homme duquel tout homme est descendu,
Puny d'avoir prins le fruit defendu,
Piteusement faisoit sa plainte telle.

DU MERVEILLEUX EFFET DE SON AMOUR.

De moy elle a, et d'elle j'ay la vie,
La vie moy ? mais, las, j'ay la mort d'elle,
Qui toutesfois auray vengeance telle
Que par sa mort ma mort sera suyvie :
Lon diroit bien qu'elle a brulante envie
De m'estre douce, autant qu'elle est rebelle.
Car si je ris, elle rit (l'infidele)
Et mon pleurer à pleurer la convie :
Mais tant en vain ce qui me suyt, je suys,
Que hors d'espoir de l'aprocher je suis,
Ja tout seiché, et de sang, et de pleurs :
Que reste plus sinon qu'un dieu propice
Pour couronner son prétre au sacrifice,
D'un homme mort face une vive fleur ?

DE SES VERS, A SA SAINTE.

J'ay fait bataille à ton nom, de mes vers,
Vers qu'Amour mesme a pour nous fait si fors
Qu'ilz ne craindront de la mort les efforts
Quand nous seront des-ja fais proye aus vers :
Tant que la vie ame de l'univers
Fera tourner la rouë des sept corps,
Qui l'harmonie engendrent des accors
Que font tousjours leurs mouvements divers.
Le bruit volant de l'un à l'autre pole
Les portera sur sa puissante épaule
Tant qu'il les ayt de toutes pars semez :
Cassandra, Olive, et la toute divine,
Et, qui tost claire apparoitra, Meline,
N'iront sans toy aux poupitres famez.

. D'UNE FAVEUR.

Beauté première, admirable ornement,
Vie, clarté, nourriture du monde,
Père Apollon, dont la sainte façon
A enivré mon jeune entendement,
Soit que tu sois promptement
L'autre moitié de cette terre ronde :
Soit que tu laves ta tête blonde
Au grand poly du liquide élément :
Tardes-tu pas, et tes heures encore
(Vierges qui ont l'aile au vol tous-jours preste)
Arrête au point de ma fortune heureuse :
Ce temps pendant que celle qui honore
La terre, autant que toi le ciel, me preste
La main privée, et l'oreille piteuse.

. ENTIÈRE CONNOISSANCE DE LA BEAUTE,
EFFET D'AMOUR.

Chacun peut bien de cette autre Diane
La beauté voir jointe à la chasteté
Mais je suis seul qui voy la Sainteté
Du clair esprit par le corps diaphane :
Par ce corps là, non pas corps, mais le fane
D'une nouvelle et haute déité,
Fane, lequel (impie iniquité !)
L'irrévérente ignorance profane.
Donc moi qui suis de si belle lumière
Illuminé, et voy par la verrière,
Nue, sans voile, et sans fard la vertu,
Dévotement en basse révérence
Religieux, j'adore ta présence,
O mon Idole, à tes pieds abbatu.

Je n'ay point prins maitresse orchevelue,
 Ny se vantant d'une blancheur neigine,
 Ny orgueilleuse en hauteur geantine,
 Ny des honneurs du vulgaire pollue :
 Mais, comme Amour saintement l'a éluë
 Au cariment d'une nuyt qui affine
 Un ciel serain, j'ayme une beauté dine
 D'estre es papiers qui chenueront, leuë :
 Le gelasin, les deux arcs hebenins,
 Les yeux armez de leurs foudres benins
 Au Sardien archet pourroyent suffire :
 Mais, puis qu'au feu du bel esprit, je prens
 Cette fureur, pour luy seul j'entreprends
 Enfurier les langues de ma lyre.

Amoureux repos (1553)

Loys Le CARON

Divins jumeaux enfantez de Latone,
 Vrays ornemens qui dorez l'univers.
 Par vos clartez les astres descouvertz
 Luysent au ciel dont la terre s'estonne.
 Toy Apollon qui les pucelles orne,
 Et par leurs chantz eternize les vers.
 Qu'as empannez de tes rayons divers
 Pour les tirer à l'Immortelle borne
 Enflamme-moy du flambeau delien,
 Et m'arrosant au font castalien
 Donne clarté à ma triste doucine,
 Pour en chantant ma Claire, l'adoucir
 Reluy sus moy Pergéenne Lucine,
 Et m'esclarant vien ma dame eclarcir.

Tes traitz (Soleil) de leur vive pointure
 Ne sont les raiz qui ont frappé mes yeux,
 Autre soleil de lustre gracieux
 Trasse entour moy plus riche couverture.
 Rien ne me sert la nuitale peinture
 Que fait la Lune aprez son frere aux cieux
 Car le brandon de l'Astre precieux
 Qui m'éclaircit, est l'honneur de nature
 Quand sa clarté qui doucement m'attait
 M'a transpercé de son plus luisant traict,
 Je ne crain point mes passions funebres,
 Mais quand me poingt son ennuieuse nuit
 En clair mī jour, tout ce que veoi me nuit,
 Et les splendeurs ne me sont que tenebres.



Je ne veux point le clair char estoillé
 De ta beauté, en grace etincellante,
 Par ton front, Ciel de lumiere excellante
 Guider ainsi, que Phaëton voilé
 De vain orgueil, duquel tout affolé
 Voullut donter la bride rougissante
 Des fiers chevaux. Mais sa main languissante
 Bruloit les cieux, qui l'ont en feu roullé.
 Je suis celuy, qui de tes yeux pren vie
 Asservissant à ton ombre l'anvie
 De mon espoir qui t'admire douteux,
 Non de vertu qui reluit bienheureuse
 Sur la clarté de plaisance amoureuse,
 Mais de l'ardeur de ton œil impiteux.

Ciel reluisant, qui decouvre le lustre
De la beaute, la gloire de noz ans :
Et du clair tour de tes feuz rayonnantz
En l'eclairant, tu reluis plus illustre.
Mon nom obscur de la splendeur illustre,
Non qui s'espand de tes flambeaux luisantz,
Mais que tu prens des deux astres plaisantz,
Desquelz le trait tout l'univers perlustre.
Pour meriter par mes chantz la clarté
Qui esclairoit mon esprit arresté,
Et darde en luy les scintilles de grace :
Affin qu'au jour il decelle la foy,
Emprainte au cœur et escripte en la face
D'un ferme espoir, capturé souz sa loy.

Claire en beauté plus que la claire Aurore
Claire en blancheur plus que marbre de Pare,
Ou que le laict, qui sur le Jong se pare.
Claire en odeur du Bame qui s'honore,
Claire en coral que le vermeil colore :
Claire en valeur plus qu'autre joiau rare
Ou que tout l'or du filz de Chrise avare.
Claire en l'honneur qui tes graces decore,
Claire en thesor plus que perle Indienne.
Claire en rosin de grace Adonienne,
Claire en splendeur de gloire merveilleuse.
O tresclair nom d'une divine dame,
Seulle moitié de mon nom et mon ame,
Tu tiens ma voix en crainte perilleuse.

La Claire (1554)

Jaques PELETIER DU MANS

Celle pour qui mon keur tant se soucie
M'et un protet, e pour tele la pran je,
Qui a un point fini, auquel se range
Chacune ligne an vue racourcie.
Si je la san plus ou moins adoussie,
Plus grande ou moins : ce n'et point chose estrange,
Non plus qu'a l'eulh, ainsi comme il se change,
La chose vue ou moindrie ou grossie :
Qui toute-foes une mesure garde,
An quelque sorte e sans qu'on la regarde.
Oh qui fera la conduite certine
Pour me garder que je ne me deçoüe,
Tant qu'an ma Dame ou voisine ou lointine
Cete beaute an son point j'aperçoüe ?

Je suis a toz, Dieu d'Amours, tu m'as pris :
Mon haut desir s'eleue souz ton fle
Par l'er serene de ta Court supernelle :
Ton feu, tes trez ce vol lui ont pris.
Eureus me tien par toz, qui suis epris
D'une, qui a tant de valeurs an elle,
Que se fesant elle meme eternelle,
Me met au keur d'eternite le pris.
Elle et exemple aus amoureuses ames,
Montrant l'honneur aus Amans de leurs Dames :
Elle m'enseigne a l'eulh, combien je do
Benir le jour que tu m'a fet renetre :
Par sa grandeur je tien vie de toz,
Par ton pouoer d'elle je tien mon etre.

Dé voz clèrtez l'èr sérein resplandit,
 Dé voz faueurs la Terré deuient pleiné,
 Les soeues fleurs n'essét dé votré aleiné,
 Dé votré bruit l'ocean s'agrandit :
 Dessouz voz pas l'herbé sé réuerdit,
 Dé votré guei sé tapissé la pleiné :
 Par votré ris an moç jé mé rameinç,
 Par votré voç mon esprit s'anhardit.
 Votré dousseur feé mon esperancé,
 Votré régard anchanté mes souciz,
 Votré parler flaté mon assurancé :
 L'ombré jé pràn au frès de voz sourciz,
 Puis au reyon de voz yeus me souleilhé.
 Que di jé ? Amour, quoeç ? dor' jé ou si jé veilhé ?

D'ellé il i a aus autrés diferancé
 Autant ou plus, qué n'à l'or dé la miné
 Tous frès extret, qué lé feu examiné,
 Contré l'Erein dé lustré e d'aparancé :
 Il sé produit dé sa grand' preferancé,
 Quand dedans soç si rondémant chéminé,
 Infinite dé trez, dont sé terminé,
 E s'accomplit uné Circonferancé.
 E Tout ainsi quen l'ardanté chandellé
 Les lustrés clers falhént du moins beau d'ellé,
 De tout son corps sort un feu circulère,
 Dont la splendeur fét des etocelés l'uné :
 Et ceus an ont jugémant oculéré
 Qui sont vivans au déssus dé la luné.

L'Amour des Amours (1555)

Marin Le SAULX

C'est la premiere nuict qui ait veu le Soleil
Blanchir son voile noir, de sa blonde lumiere,
Je peux dire à bon droict que c'est la nuit premiere,
Qui ait faict d'un my-nuict un midy nompareil :
O bien heureuse nuict ! qui de ton clair vermeil
Esgalles d'un plein jour la clarté toute entiere,
Tu sois sans nuict, tousjours d'un beau jour heritiere,
Puis que Phebus sur toy ainsi doux jette l'œil.
Ceste nuict soit tousjours et claire et blanche et belle,
Franche d'ennuy, d'horreur et de triste nouvelle,
Qui nous faict veoir à l'œil un Soleil si tres-clair :
Que ceste nuict sans nuict puisse accroistre le nombre
Des autres jours de l'an, ceste nuict soit sans ombre,
Et esclaire tousjours d'un eternel esclair.

Les cieux estoient remplis de clarté blanche et belle,
Qui de son jour chassoit tout autre jour luisant,
Voire le clair tres-clair du Soleil reluisant
Au plus haut de son tour en la saison nouvelle,
Alors que du haut ciel nostre Phebe immortelle
Remplit son rond tout pur d'un beau clair conduisant
Le sombre de sa nuict, au jour d'un jour plaisant
Que l'eternel Phebus de soy engendre en elle.
De ceste Phebe la le cercle radieux
Est plus haut eslevé que le dernier des Cieux,
Et esclaire en plein jour de clarté blanche et pure.
Son rond qui tousjours rond entretient sa rondeur
Dedans le ciel vouté d'une mesme grandeur,
Chasse par sa clarté de mort la nuict obscure.

Les cieux estoient remplis de clarté pure et blanche,
 Qui faisoient un plein jour dans l'obscur d'un minuict
 Et le silence doux fuïoit un plus doux bruit,
 Que les anges faisoient de leur voix nette et franche,
 Quand le ciel qui courbé mille thresors espanche
 Sur nos povres humains esclaira nostre nuict
 D'un eternel Soleil, qui si vivement luist,
 Que les abysmes noirs de ses rayons il tranche.
 Ce soleil sans mouvoir de ses rayons espars
 Faict en un mesme instant le jour de toutes pars,
 Et ne cache jamais sa clarté dessous l'onde.
 Mais d'où vient que Phebus tournant en sa rondeur,
 De ce Soleil naissant redoutoit la splendeur ?
 Pour monstrier qu'il est seul la lumiere du monde.



Tu sois sans nuict, ô nuict, et pure et nette, et blanche,
 Que tousjours la clarté de ton corne croissant,
 Aille dedans le ciel en rondeur accroissant,
 Tant que la lune soit de cornes vuide et franche,
 Que ton calme serein à pleines mains espanche
 Avecques son crystal, un Printemps tapissant
 D'un beau passe-velours, en pourpre fleurissant,
 Ce globe sur lequel tout le ciel vouté panche.
 Entre toutes les nuicts tu sois la nuit premiere,
 Tu sois jour et non nuict par ta grande lumiere,
 Bref ta nuict soit sans nuict le midy d'un Soleil,
 Puisque tu me fais veoir en rondeur toute pleine,
 Ma Phebe qui souloit d'une roche hautaine
 Cacher une moitié de son beau teinct vermeil.

Celuy qui a uny par compas la lumiere
Avec l'obscurité, qui joint la noire nuict,
Et l'aurore du jour, avecques la my-nuict,
L'Humide avec le sec, et la chaleur premiere
Avec le froid picquant, dont la main messagere
Resserre en mesme lieu le silence et le bruit,
Qui l'esté, qui l'automne, et qui l'Hyver conduit,
Pour unir avec eux la saison Printaniere,
Voyant l'homme du ciel par son peché forclos,
Aux prises de la mort estroitement enclos,
Courber sous le fardeau d'une mort eternelle,
Pour rendre à l'homme mort le fruit d'eternité,
A uny nostre chair à sa divinité,
Qui le fait vivre au ciel d'une vie immortelle.

Essence unique et simple, ô Dieu en Trinité !
Tout bon, tout saint, tout pur, tout grand, tout ineffable,
Tout puissant eternel à qui nul n'est semblable,
Pere, parole, esprit, ô triple en unité !
Un en trois, trois en un, unique eternité,
Createur souverain du grand tout admirable,
Qui comprend ciel et terre, et la mer navigable
D'un point du cercle entier de ton eternité :
Essence en qui le Pere, et le Fils, et l'Esprit,
Distinctement unis, guide, conduit, regit
De ce globe poly la masse universelle :
Immortel, Infiny, Eternel Dieu par foy,
Du monde passager l'inviolable Loy
Guinde moy sur ton char en ta gloire immortelle.

Theanthropogamie (1577)

Loys SAUNIER

CREATION DES ANGES

Soit que nostre imagier ait fait avant le monde,
Ou quand et quand apres les sacrees phalanges
Des puissances du Ciel, des cherubins, des anges,
Ou quand du feu des feux croit la tresse blonde :
Toutesfois on peut voir que sa bouche faconde,
Les faisans instrumens des divines louanges,
Les crea pres de soy essences pures franchises,
Essence qu'ore on voit à la sienne seconde.
Ils sont de l'Eternel courriers et postillons,
De l'Empyree ciel immortels papillons,
Qui libres vont à l'aerte et sont toujours en course,
Mais principalement pour guider les humains
(Par le decret de Dieu), desquels ils sont germains
En la voye de laict sur les pivots de l'Ourse.

QUEL EST DIEU.

Le principe, la fin, l'infini, l'immortel,
Le robuste, l'essieu, l'Atlas et l'admirable,
Le beau, le bon, le grand, le vivant, le durable,
L'incompris palatin du clair-visible hostel.
Le tonnant, jette-feux et le brisant martel
Des Titans orgueilleux, de Python effroyable,
Le veritable saint, l'invisible immuable,
Qui pour nous vint offrir son verbe sur l'autel :
Bref ce seul depart-soy-suffisant Tetragramme,
Sous l'aiscelle de qui l'Eglise sainte rame :
Ce n'est rien qu'une essence, et favorable Esprit,
Qui se fait voir, toucher, ouïr, par la structure,
Et par les beaux effects de son architecture :
Quel il est, nous monstrant par tout ce monde escript.

DE LA CREATION DU MONDE.

Chantez du grand fondeur ceste coque estoilee,
De tremossants ducats, de sept feux vagabonds,
Les abismes ondeux, les champs verts et feconds,
D'où la creation fut au Verbe moulee.
Laissez l'Academie au Lincee estallee,
Par le Stagirien, et Crantor son second,
Qui cillez d'une nuit Cimerienne n'ont
Que de principes vains la nature voilee.
L'Esprit estant assis sur la confusion,
Du brouillasse chaos, fit la division,
Rangeant au seul souffler ceste belle ordonnance,
Laquelle ne sera comprise des esprits,
Qui ne sont par la Foy du Paraclet appris,
Qu'ils ne soyent des bourgeois de la cité qui dance.

DE L'ORIGINE DES VERS

Vous qui pour mieux brosser d'un sourcilleux Caucase,
Ou du Phocide roc dans la coque des cieux
Enjambez le destrier le plus audacieux,
Et vous feistes piqueurs du saint-isnel Pegase.
Vous estes bien cillez, d'ideer l'eau qui rase
De l'Hypocrene mont le val delicieux,
Resvans que sa douceur vous rende furieux,
Et q'un autre costé du tonnant vous accase.
Laissez les dieux pipeurs sous le nom de Phœbus,
Et neuf sœurs d'Apollon qui vous rident d'abus
Dautant que sur vos vers ils n'ont aultre puissance
Qu'à les faire ramper au lit mol de Cypris,
Vers qui d'eternel temps ont leur naissance pris
De ce Dieu tue-serpent d'où le Ciel prit naissance.

Les Hieropoemes (1584)

Christophe De BEAUJEU

Ha cœur que j'aimois tant, et qui m'as tant aimée,
Tu merites mon cœur, un si riche cerceuil :
Mais pour monstrier que moy digne d'un si grand dueil,
Doit mourir, ja mourons d'une mort animée.
Je ne veux de tourment avoir l'ame pasmée
Ny noyer mon courage aux larmes de mon œil,
Mais me venger de tout, et plaire à mon œil, (sic)
M'estant contre la mort moy-mesmes desarmée.
Je ne puis plus heureuse arriver à ces bords,
Que d'y accompagner la Princesse des morts,
J'en auray de l'honneur, et du bien tout ensemble :
L'honneur d'en estre morte, et le bien de la voir,
Je ne tiens pas celui que la mort desassemble,
Digne d'un si grand prix s'il ne le fait sçavoir.

Absence, Absence, Absence, ô cruelle divorce,
Pitié des affligez, maison d'obscurité,
Qui ruine tout le monde, et dont l'autorité,
Fait de nouveaux enfers, congnoissant bien sa force :
Pourquoy, hélas pourquoy, o miserable amorce,
De mes soudainetez, as-tu précipité
Mon cœur sur tous les cœurs, amoureux esventé,
Indomptable et hautain, et qui n'a que l'escorce :
Las au moins si j'avois pour augure l'estoille,
La Deesse suante avecques ce gris voile,
Tout fraîchement rompu des machines de bois :
Ou que les vents plus forts sur la mer agitée,
M'apportassent le nom, ou le son de la voix
De Madame, j'aurois ma fortune tentée.

Si l'esclair guide aux nuicts noires et furieuses
 Celuy hors du chemin qui erre en desespoir,
 Ainsi l'œil qui me fait trop de clarté avoir,
 Me perd, environné de flammes amoureuses.
 Celuy là ne voit rien soubz les ombres affreuses,
 Pour trop avoir de jour je ne me sçauois voir,
 Mes yeux craignant tousjours l'homicide miroir
 Qui ardant à la mort fait ma nuict tenebreuse.
 Je parle de ce feu, feu divin qui esclaire,
 Les plus obscures nuicts, maistre de son contraire,
 Qui bel astre de nous, cede à ceste lueur :
 Vous donc freres jumeaux desir des mers jellees,
 Bruslez ainsi luisans les grottes emperlees,
 Non moy qui suis objet ores de sa chaleur.



Mangeur de confiture, ô gourmand invincible,
 Qui n'est jamais content de manger abricots
 Et qui la tasse en mains, mettrois à sec dix pots,
 Contente toy vilain d'estre seul miserable.
 Penses-tu que mon cœur ait un desir semblable,
 Non, non je ne voudrois qu'estre tousjours enclos
 Dedans un cabinet, où sans prendre repos,
 Je me voudrois joüer à ta sœur desirable.
 Que les mangeurs de glan par Apollon nommez,
 Soient dedans ta maison, maintenant enfermez,
 Et que dessus ton chef ta branche ne soit mise.
 De l'arbre tousjours seul, et tousjours visité,
 Des trois Dieux ordonnez, si que par l'entremise
 De ma sainte oraison, tu sois precipité.

.A MADAME, A QUI JE FIS FORT BIEN
UN ENFANT.

Madame c'est icy qu'il vous faut enfanter,
Prenez moy par le col, estendez vous à terre,
Vous souffrirez icy le mal de nostre guerre,
Mais ce mal, non la mort, il ne faut redouter :
Ne criez pas si haut, l'on vous peut escouter,
Que diroit-on, Madame, ô Dieu qu'elle me serre,
Je voy bien que l'Amour plus durement enferre
Que le barbier ne peut le fer du trait oster :
Non soubz le saint Cypres, mais entre deux fontaines,
La Deesse accouchant subit les mesmes peines,
Faisant sortir un fils d'un tout semblable lieu :
Le sanglier, le geant, et le serpent Numide,
Vindrent pour l'effrayer, mais ce champestre Dieu
Luy servit comme moy, d'assurance et de guide.

C'est une estrange loy de souffrir que l'on couche
En une mesme chambre, et l'amie et l'amant,
Separez l'un de l'autre, et n'oser seulement
La nuict se relever, et moins ouvrir la bouche :
Amans je vous diray pourquoi cela me touche,
Tout au pres de mon lict couche journellement
Celle dont la beauté me blesse incessamment,
Tousjours avec Amour je suis à l'escarmouche :
Ainsi que vous voyez une biche amoureuse
Sortir le chef baissé de sa couche espineuse,
L'œil encor my sillé du sommeil gracieux :
Je voy ainsi du lict ceste belle descendre,
Je meurs en la voyant si doucement estendre
Ses bras aux rais luisans du feu chaud de ses yeux.

Les Amours (1589)

Pierre POUPO

**SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER,
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE PREMIER.**

Quand ce grand Createur eut d'un Rien projeté
Pour maisonner ce Tout la matiere feconde,
Et qu'il voulut tirer membre à membre ce Monde
Du ventre du Caos sans ordre et sans beauté,
Jugeant la nuict suspecte à la nativité
De l'œuvre, où le clair traict de sa gloire redonde,
Il ne fit que parler, et la Lumière blonde
Comme un éclair subtil perça l'obscurité.
Mais pource qu'à nos yeux la lueur seroit sombre,
Sans l'opposition successive de l'Ombre :
L'une en faveur de l'autre, eut place en ce circuit :
Si que tousjours depuis, sans briser leur limite
Par la lice du temps, vont courant suite à suite,
La nuict apres le jour, le jour apres la nuict.

**SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER,
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE SECOND.**

Le jour resclarçissant la seconde journee,
L'Eternel sans chommer prend sa besogne en main :
Dressa le corps entier de ce palais mondain,
Disposant chaque membre en sa place assignee.
Et comme le verrier d'une eau bien affinee
Va formant ses vaisseaux, ainsi le Souverain
Comme au souffler d'un verre, esparilla soudain
Cest Entour cristallin dont la terre est cernee.
Du plus subtil esprit du liquide element
Se fit à huitc planchers l'azuré firmament,
Qui fut suivi de pres de la flamme legere.
Le phlegme plus espais en air s'esvapora :
Et le Tartre salé en la mer demeura :
Ainsi le Ciel et l'Eau sortirent en lumiere.

SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER,
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE TROISIÈME.

Ja la tierce clarté retournoit allumer
Le ceintre universel de ceste lourde masse :
Mais un deluge espars noyait encor la face
De nostre mere enclose au centre de la mer.
Quand la voix tout creant vint son onde enfermer
D'inviolables murs, et lui fit faire place
Au sec, qu'encor en vain tousjours elle menace,
Par ses flus et reflux de vouloir rehummer.
A tant, ce Tout complet de sa charpenterie :
Ne demandoit plus rien que la menuiserie
Le meuble precieux et l'embellissement.
L'Eternel dit le mot, et la terre deserte
Est toute de vergers, et de jardins couverte,
Et produit fleurs et fruitcs d'un seul enfantement.

SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER,
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE QUATRIÈME.

Le ciel estoit basti, mais encores sa Jante
Ne pirouette autour du froid Settentrion.
Le jour estoit levé, mais par provision,
La terre estoit aussi sans chaleur verdoyante.
La clarté primitive estoit diffuse et lente :
Et falloit un feu vif pressé, dont le rayon
Dardant l'ame en ce corps le mist en action,
Et tournast l'eau du ceps en goutte rougissante.
L'ouvrier ne fait que dire, Astres, Lune, Soleil,
Les Rois alternatifs du somme et du resveil
Paroissent à l'instant, et commencent leur ronde :
Les trois jours precedens sont retranchez du temps :
Le quart fut le premier, car les jours font les ans,
Et aux ans du Soleil se prend l'aage du monde.

SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER,
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE CINQUIESME.

Le chariot luisant du clair Pere des jours
Avoit ja tournoyé l'un et l'autre Hemisphere,
Et du fray de sa roue avoit tracé l'orniere
Qu'il a depuis suyvie, et suyvra pour tousjours.
L'astre au muable front qui la nuict fait son cours,
Avoit heurté le ciel de sa corne premiere :
Et l'aube au teint d'œillets resveillant la lumiere,
Respandoit de son sein la rose et les amours.
Rien ne manquoit à faire au dongeon Olympique,
Quant à sa basse cour, l'Architecte s'applique,
Et d'un mot vigoureux qu'il fit glisser es eaux,
Ainsi qu'une presure, ou un germe fertile :
Sans frayer, sans couvrir, on y vit mille, à mille
Aluiner les poissons, pulluler les oiseaux.

SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER,
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE SIXIESME.

Le soleil retournant faire le tiers voyage
De son cours journalier, grimpoit sur l'horizon :
Et voici l'Eternel fait ramper à foison,
Bestail gros et menu, en ce bas pasturage,
Ne restoit plus sinon qu'à couronner l'ouvrage :
Et pourvoir d'un vassal ceste noble maison,
Qui la peus gouverner par justice et raison,
Et à son souverain en fist foy et hommage.
Le fait deliberé en son privé conseil,
Faisons l'homme, dit-il, à nous presque pareil :
Adam fort, cachant Eve en sa coste feconde :
Le corps elementaire est de terre formé,
Mais du souffle divin l'esprit est animé
Pour estre un petit Dieu, dedans un petit monde.

**SUR LA SEMAINE DE LA CREATION.
ARGUMENT PARTICULIER.
SUR CHAQUE JOUR. SUR LE SEPTIESME
ET LE DERNIER.**

Les six jours revolus de la naissance pleine
De ce grand Animal, Celeste, Aqueus, Terrien :
Le pere le benit, et advoua pour sien :
Ce fait, il reposa de son Labeur sans peine.
Six jours continuels pour nostre race humaine
Ce grand Dieu besongna, en signe duquel bien
Il ne requiert de nous (nous donnant tout pour rien)
Que le sejour d'un jour de toute la semaine.
Non que pendant la tresve et l'ouvrage intermis,
Le lic d'oisiveté nous retienne endormis
Profanant pas meshus ceste feste sacrée :
Mais que le corps cessant, l'esprit contemplatif
A son service pur se rende plus actif :
Afin qu'ayons un jour en son repos entree.

L'hyver s'en va passé : l'arondelle senestre
Retournant d'outre-mer dessous nostre orizon,
Pour revouter de neuf sa caduque maison,
Vient de son hoste ancien le plancher reconnoistre.
Les arbres pleins de seve, et de limon terrestre
Sentant l'air genital de la gaye saison :
Percent en mille endroits d'un petit aiguison
Leurs rameaux boutonnez, pour la fleur qui veut naistre.
L'annuel renouveau aux plus bestes apprend
(Quand la foy cesseroit qui certain nous en rend)
Que nos corps pour un temps hyvernez sous les lames,
Reverdiron t un jour pour jamais ne secher :
Proches du clair soleil qui luit sans se coucher,
Au verger eternel ou precedent leurs ames.

En six jours Dieu crea ceste ronde machine :
 Dont le jour fils ainé nasquit le premier jour :
 Le second il tenoit le ciel tout à l'entour
 De la couche du monde, ainsi qu'une courtine.
 Au tiers il demesla la terre et la marine,
 Vesti d'herbe et de bois ce limonneux sejour :
 Le quart ces grands flambeaux qui luisent tour à tour,
 Et les moindres aussi prindrent leur origine.
 Le cinq il fit esclore au sein des froides eaux
 Les poissons escallez, et les legers oiseaux :
 Au six, il fit la beste, et l'Androgyne humaine,
 Mariant le terrestre avecque le divin.
 Au sept, ce Tout parfait, à son œuvre il mit fin,
 Et par le saint repos acheva Sa Semaine.

La Muse Chestienne (1590)

Qui veut faire un sonnet, et qui le veut bien faire,
 Il faut que la matiere excede l'ornement,
 Serrant en peu d'espace un ample bastiment,
 Ou jusqu'au moindre clou tout y soit necessaire.
 Si le styl figuré s'estrange du vulgaire,
 J'enten qu'il n'ayt pourtant besoing de truchement :
 Que l'ongle sur le vers coule facilement,
 Le François en soit pur, la rime volontaire.
 Qu'il contente, Quintil, le docte et l'ignorant,
 Estant salé par tout d'une grace attirant
 Les esprits à merveille, et non point à risee :
 A son propre subject lié d'un ferme nœu :
 Bref, que le chef, la queuë, et le point du milieu
 Soyent ourdis et tissus d'une mesme fusee.

La Muse Chrestienne, Livre III (1592)

Nicolas Le DIGNE

Sous le calme repos d'un tranquille silence,
Couvert du voile obscur des ombres de la nuit,
Lorsque l'air est sans vent, que la terre est sans bruit,
Que l'esprit sans objet demeure en sa puissance.
Ramassez les tresors de votre intelligence,
Esprits qui craingnez Dieu, chassez ce qui vous nuit,
Et comme la clarté du beau soleil qui luit,
Voyez dedans le Ciel vostre premiere essence.
Si vostre Ame une fois en ce bon-heur ravie,
Peut comprendre l'estat de l'eternelle vie :
Ce corps ne luy sera qu'une obscure prison.
L'honneur luy semblera de la paille allumée,
La richesse du vent, la vie une fumée,
Et la douceur du monde une amere poison.

... Recueil des premieres œuvres chrestiennes (1600)

SUR UNE BAGUE D'OR POUR ESTREINES.

Par son cercle sans fin l'An porte tesmoignage
De son eternité tournant tousjours en soy,
Et cette Bague d'or, qui ressemble à ma foy,
Tesmoigne en sa rondeur, mon fidelle courage.
L'an forme les saisons : ceste bague est un gage
De vos douces faveurs qui me donnent la loy,
L'An conduit le Destin, vous conduisez sur moy
Le sort de mes desirs, et le but de mon âge.
L'An retient sa clarté du beau Soleil des Cieux,
Et mon cœur qui prend jour du rayon de voz yeux
Est clair comme un Soleil, pur comme or en la flamme,
Mais l'Annee, et mon cœur, different en un point,
C'est que l'un est changeant, l'autre ne change point,
Car jamais changement n'aura place en mon Ame.

Les fleurettes du premier meslange (1601)

GRATIA PLENA

Tel qu'est le clair Titan sur toutes les planettes,
Tel que l'Aigle royal sur les autres oyseaux,
Tel que le prompt Dauphin sur les hostes des eaux,
Tel que sur les bourdons un bel essaim d'avesettes.
Tel que le cours du Nil sur les sources ouvertes,
Tel que le fier Lion sur tous les animaux,
Tel que l'or jaunissant sur les autres metaux,
Et tel qu'est le Liban sur les plaines desertes.
Tel que le riche Azur sur les autres couleurs,
Le pin sur les buissons, la rose sur les fleurs,
Le gay-joyeux Printemps sur l'Hyver porte-glace.
Et Tels que sur la terre on voit les Cieux voutez,
Telle fut sa Beauté, VIERGE pleine de grace
Dessus le plus parfait de toutes les Beutez.

DEI MATER.

Quand le doré mouton de nouvelle secousse
Cossant heurte la porte au jour des plus beaux mois,
Que les fleurs sont au prez, et les fueilles aux bois,
Et que l'herbe plus tendre amoureusement pousse.
Que le char de Phœbus renouvelant sa course,
Faict eschauffer la terre, et luy donne ses lois,
Que le chesne en Dodone, et le pin Itaqueois
Se coiffent resjouys de verdure plus douce.
L'on ne s'estonne pas si la mere Nature
Faict pousser en ce temps, les fleurs et la verdure,
C'est l'ordre qui se garde, et se faict en tout lieu :
Mais c'est un coup du Ciel pour estonner le monde
De voir, contre tout ordre, une VIERGE feconde,
Demeurant tousjours vierge, estre Mere de DIEU.

VIRGO INVIOLATA

Le clair luisant Soleil, qui depart sur la terre
Les fecondes chaleurs de son cours inegal,
Produit l'œillet, la rose, et le beau lys Roayl
Que la vive Nature heureusement deserre.
Ce mesme grand Flambeau sans offenser le verre
Penetre le poly de son luyant Cristal,
Et d'un ray traversant sans luy faire autre mal,
Passe, et donne le jour où la nuict se reserre.
Le SOLEIL des soleils d'un plus noble dessein,
Penetre lumineux, O VIERGE, ton beau sein
Et sans rien violer te rend inviolable,
Le lustre de ses Rays, illustrant ta Beauté,
Redonne nouveau jour au jour de ta clarté,
Puisqu'à ce grand Soleil ta Grace est penetrable.

PULCHRA UT LUNA

Vierge au front argentin, belle comme la Lune
Qui des autres flambeaux surpasse la clarté,
Le jour tousjours luisant de ta vive Beauté
Depart des bons Esprits la conduite opportune.
Tu nous a retirez du fond de la nuict brune
Pour nous guider la haut dedans le Ciel vouté,
Et chanter, douce VIERGE, en mesme volonté,
Du grand pere du jour la gloire non commune.
Mais dedans les Beutez de ta face si claire
L'on ne voit rien d'obscur, comme au globe Lunaire,
Ton cercle est sans Eclipse, et ton œil sans defect.
Rien ne peut s'opposer à ta splendeur supreme,
Car tu prends tes clartez de la lumiere mesme,
Qui fait luire la Lune, et les feux de la haut.

La couronne de la Vierge Marie (1611)

Antoine FAVRE

Quelles obscuritez, quels importuns nuages
Vont de mon ame, hélas, le jour obscurcissant !
Son Soleil n'y luit plus, et le teint palissant
De la lune n'y rend que frayeur, et qu'ombrages.
Il ne luy suffit pas qu'elle' ait perdu tels gaiges
De l'amour de son Dieu qui la va delaisant,
De son œil chassieux le trait s'afoblissant
D'un tel aveuglement ne prevoit les dommages.
Nuls feux elle ne voit que ces petits brillants
Qui des fleuves la nuict vont la rive emallants,
Pour perdre dans les eaux ceux que la flamme attire.
O Dieu ren-luy sa veuë, et le Soleil plus clair,
Si la nuë te plaist, donne-luy pour esclair
Ta colonne de feu, pour à toy me conduire.

Mon aage ainsi que vent d'heure en heures s'envole,
Ou comme la fumee qui se dissipe au vent,
Ou comme d'un oyseau, qui gaigne le devant,
L'ombre sans yeux, sans pieds, sans air, sans aisles vole.
Ou comme un trait : qui fend la campagne d'Eole,
Ou comme l'eau, qui va la mer mesme bravant,
Ou comme une vapeur sur les eaux s'eslevant,
Ou d'un songe frivol l'ombre encor plus frivole,
Arreste-le, ô bon Dieu, qu'il ne s'eschappe ainsi,
Pour me donner le temps d'impetrer ta mercy,
Non, ne l'arreste pas, un instant peut suffire.
Mais avance l'instant, qui tant d'heur me donra,
Puis l'autre instant soudain, qui mes jours finira,
Le reste n'est que mort : fol est qui la desire.

Ce n'est pas sans raison que l'homme on accompare
 A l'arbre renversé, dont la racine en haut
 La cyme tend en bas, puisque tousjours il faut
 Qu'il ait son centre au Ciel, qu'il ait son Dieu pour phare.
 Comme de son tresser vit le cœur de l'avare,
 Et de tous autres biens rien du tout ne luy chaut,
 Ainsi l'homme chrestien né pour franchir ce saut
 Doit tousjours tendre au lieu, où gist son bien plus rare.
 Mais quel Ciel voi-je icy encor plus renversé ?
 Un dieu fai homme en terre, un homme au ciel placé,
 Un ciel tout cristallin quint-essencé du marbre :
 Estre humble par la Croix, et s'en glorifier,
 Se voir n'estre que terre, et se deifier,
 N'est-ce renverser tout pour redresser cest arbre ?



Qu'il soit fait, disoit Dieu, quand il crea le monde,
 Il fut dit, il fut fait, le monde fut formé,
 L'homme ne fust si tost fait de terre animé,
 Il faut que par conseil la main de Dieu le fonde :
 Mais quel Dieu trouva bon qu'une forme seconde :
 Fist que l'homme second fust en mieux reformé,
 Il advint autrement. Un seul mot exprimé
 Le forma dans les flancs d'une Vierge feconde.
 Et quel mot ? Qu'il soit fait, mais par qui prononcé ?
 Par la Vierge. Et comment ? D'un cœur humble, et forcé
 Pour ne desobeir, d'en faire l'ordonnance :
 O Dieu, qu'elle t'ayt fait homme plus promptement,
 Que tu ne fis Adam, disons donc hardiment,
 L'humilité fait plus que la toute-puissance.

O nuit, heureuse nuit, plus blanche que l'aurore,
 Plus belle que le jour par son astre éclairé,
 Qui pour nous faire voir ce Christ tant désiré
 Ouvrez en même temps le ciel, la terre encore.
 Chasse loing de mon cœur ce froid, qui le devore,
 Et ces obscurs brouillas dont il est entouré,
 Afin qu'à ceste fois par tes feux espuré,
 Il coure voir son Dieu, et le voyant l'adore.
 Ja des Anges j'entends les langages nouveaux,
 Qui m'enseignent le beuf, et l'asne, et les drapeaux.
 O quelle humilité, quel amour, quelle grace !
 Mais que me vaut, mon Dieu, de te voir tel object,
 Si ton œil ne me rend plus capable subject
 Pour qui ton œil ça bas ait daigné prendre place !

Qu'est-ce qui maintient plus vostre circonference,
 O cieux respondez moy, qu'est-ce qui vous maintient ?
 Si ce bras tout puissant, qui vos spheres retient,
 Cloué par les bourreaux n'a plus point de puissance ?
 Pieds qui pristés jadis de la terre naissance,
 Pour porter jusqu'à nous ce grand Verbe, qui vient
 Du ciel plus eslevé, qu'est-ce qui vous soustient
 Si la divinité soustrait son assistance ?
 Et vous doigts, qui pour moy creastes de neant
 Tout ce, que l'univers peut avoir d'apparent,
 Souffrez vous ces bourreaux sans les broyer en poudre ?
 Mais si vous endurez tant d'outrages de Juifs,
 Quand fustes vous jamais plus forts, et moins oisifs,
 Que quand vous foudroiez de Dieu mesme le foudre.

Le Phenix ja chargé de chair, et de vieillesse
 Amoureux d'une mort, qui meure de plaisir,
 Vole aux montz les plus hauts pour mill' odeurs choisir,
 Dont en apres son lict, du lict sa tombe il dresse.
 Là de douceur, il meurt, ains que sa mort le presse,
 Et faisant de sa cendre, un vermillon jaillir,
 Ses plumes il reprend, et son premier desir
 D'estendre à cinq cens ans sa nouvelle jeunesse.
 Ha ! que ma chair me put, que vieil est mon peché !
 Je me meurs, mais, ô Dieu, que ne suis je couché
 Sur Calvaire, où ta Croix tant d'odeurs me presente.
 Pour vermisseau bien tost je me recognoistray,
 M'estant tel recogneu homme je deviendroy,
 Ma Mort en fin seroit de la Mort triomphante.

Il estoit bien seant que ce corps veritable,
 Qui fut le vestement du grand verbe incarné
 Fust conceu d'un pur sang saintement façonné
 D'une qui ne se vist d'aucun peché coupable.
 Il estoit bien seant, qu'à ce saint corps mourable
 Mort en fin pour ceux là pour lesquels il fut né
 Par un juste, et saint homme un tombeau fut donné,
 Neuf et net qui ne fut qu'à la mort effroyable.
 C'est aux divins honneurs de ceste humanité,
 Qu'appartient le respect de toute sainteté,
 Si le sang, si la chair, si le tombeau l'advouë,
 Que sera-ce de moy, miserable peccheur,
 Qui l'ose recevoir sans espurer ce cœur
 Vieil sepulcre blanchy, plein de vers et de bouë.

Jean HABERT

Si l'ame est Immortelle, Immortelle est l'essence,
Qui d'un principe tient son Immortalité,
Ce principe immortel en son Eternité,
Sur l'immortel crayon a moulé sa puissance.
Pour l'Immortalité elle a pris sa naissance,
Sa mamelle et son lait en la Divinité
Un astre radieux des feux de deité,
Vif esprit sans matiere en sa pure substance.
Cest esprit animé, sans forme et sans matiere
Prend son estre d'en hault, sa grandeur, sa lumiere,
Et le bien souverain de sa perfection
Dans l'Immortalité pour y vivre Immortelle,
Comme image de Dieu son Celeste rayon,
Au giron Glorieux de l'essence eternelle.

Hors ce corps subsistant de la cause premiere
Spirituelle essence à son premier Moteur
Divinement esclose ainsi qu'au Createur,
Elle s'en va brillant à sa droicte lumiere.
La grace la conduit de sa plume legere
Par les vents gracieux à son benin Autheur,
Qui la reconnoissant comme son Redempteur,
Aux pieds sacrez respand ses vœux et sa priere.
Ceste immortalité est la seule esperance
Qui tient l'ame et le corps au point de l'assurance,
Ce visible invisible au dedans et dehors
Rend cest homme parfaict : car bien que la figure
Demeure au corps mortel couché parmy les morts,
Son immortalité est sa propre nature.

En six jours il crea le ciel, la terre, et l'onde,
 Les flambeaux radieux dans le ciel allumez,
 Les plantes, les vergers de mille fleurs semez,
 Au sein delicieux de la mere feconde.
 Il crea glorieux comme l'ame du monde
 Cest homme demy-dieu, des animaux armez
 Et de griffe et de dens, des oyseaux emplumez,
 Le maistre et le seigneur pour la cause seconde.
 Mais le septiesme jour, ô jour plein d'efficace,
 Il cessa son travail au repos de la grace,
 Pour le sanctifier, donnant commandement,
 A ceste ame creee à son image peinte,
 Aux œuvres de piété vaquer incessamment,
 A ce jour dedié pour sa memoire sainte.

Sonets Spirituels (1602)

Nicolas Le MASSON

Avant que le Soleil aye fait sa carriere,
 Il change chacun an douze fois de maison,
 Et n'est pas plus lassé courant nostre Orizon
 A la fin de l'Hyver qu'en sa course premiere.
 Galopant vivement sa lice coutumiere
 Il galope les jours selon chaque saison,
 Et ne revoit jamais du Belier la toison,
 Qu'il n'aye visité la trope mariniere.
 Je suis en mon amour ainsi que le Soleil,
 Alors que dans les flots il va plongeant son œil,
 Mon œil dedans la mer de mes pleurs se submerge.
 Tout de mesme que luy je ne me lasse point,
 Mais helas je suis bien different en ce pont,
 Que je n'entre jamais au signe de ma vierge.

Quand la Parque d'Amour avecque Proserpine
Enfin aura coupé vos cheveux deliez,
Si jamais mes desirs se sentent deliez,
Afin de vous lier à la voute divine.
En quelque part du ciel que vostre ame domine
Les astres desastrez luy seront aliez,
Et les feux incosntans si bien associez
Qu'elle sera tousjours signe de ma ruine :
Soit qu'elle change l'un des quarante et huis feus,
Ou des douze qui font la ceinture des Cieux,
Elle aura les effets de l'Hyade orageuse,
Et des feux qui jamais ne se plongent en l'eau,
Ou forment en mes yeus une playe amoureuse,
Elle sera logee au signe du verseau.

Qui me dira d'ou vient le soudain mouvement,
Qui lasche tour à tour, et serre la marine ?
Est-ce que dedans l'eau la nature domine,
Et que toute nature a quelque changement ?
Peut-estre qu'il y a quelque astre au firmament,
Qui influe en la mer ceste force divine,
Ou bien est-ce plustost la Lune cristalline,
Qui change ainsi la mer changeante incessamment ?
Mais las d'où peut venir que je veoyis en ma belle,
De moment en moment une beauté nouvelle,
Si ce n'est que l'Amour qui se plaist à changer,
La fait ainsi muer, de force et de visage,
Comme une autre Phœbé qui seule peult causer
Le flus et le reflux qui bruit en mon courage ?

Puis que toute nature aime le mouvement,
Et que tout change en fin de forme et de matiere,
Puis que le ciel n'a pas tousjours mesme lumiere,
Et que le jour ne peult agir incessamment.
Que l'herbe croist en fleur de moment en moment,
Quand Amour nous fait voir la saison Printaniere,
Et que la fleur devient une essence fruitiere,
Lors que l'Esté de feu a chassé le Printemps.
Puisqu'encore l'Esté est suyvi de l'Automne,
L'Automne maladif de l'Hyver qui frissonne,
Et l'Hyver du Printemps plain d'admiration.
Helas ! d'où vient qu'Amour, moteur de toute chose,
Me rendit immuable en mon affection,
Si tost que dans mon cœur vostre beauté fut close.

Amour sur le parfait de la masse Ideale,
Tira cest univers de ses divines mains,
A l'Idée de l'homme il crée les humains,
Puis en des corps meslez icy bas les devale,
Toutes les formes sont en son ame capable,
Ou comme en une glace il voit tous nos desseins :
La vostre toute pure est au nombre des saints,
D'autant qu'il n'y a rien icy bas qui l'egale.
Amour ne prise rien que ce sujet divin,
Fait d'œillets et de lis, de roses et de lin,
Bref l'image est ce Dieu et le Dieu cest image :
Bien que tu ays tasché de perdre mon amour,
Ma belle, c'est en vain, car en aymant Amour
J'adore en luy les traits de ton aymé visage.

Pour avoir imité l'ambition d'Icare,
Mon ame est abismee au plus creus de vos flots,
Avec elle mon tout y voulut estre enclos,
Pour fondre il n'estoit pas de matiere assez rare :
En fin il tombera dans ceste mer avare,
Ou si vous ne voulez qu'il soit en cét enclos,
Sa bouche vomira tant de brulants sanglots
Tant de larmes ses yeux qu'il en fera sa mare.
Les feus de son amour serviront de Soleil,
Ses desirs de plumage et de cire son dueil,
Qui trebusche dedans la riviere argentine,
Il ira retrouver son ame dans vos eaus,
Car naturellement c'est le propre aus ruisseaus,
De couler en la mer dont ils ont origine.

Je demande souvent à mon opinion,
Sur la diversité du desir qui m'enflame,
Si je dois aporter moins de soumission
Au Soleil de mes yeux qu'à celui de mon ame.
L'un est cause feconde à ma conception,
Et l'autre m'a depuis animé de sa flame,
Je vois en l'œil du ciel une perfection,
Et la divinité en celui de ma Dame.
Mais on cognoist icy le plus digne des deus
Que l'un espend au cœur et l'autre dans les yeux
Le celeste rayon de sa flame jumelle.
Et qu'il approche plus de la felicité,;
Veu qu'on voit tout le ciel pour l'amour de ma belle,
Et elle pour l'amour de la divinité.



Comment se peut changer en feu nostre element ?
 Veu qu'il est d'humeur froide et pesant de nature ?
 Si c'est le mouvement qui nous perd la froidure,
 Comment la pault-il prendre estant sans mouvement ?
 Se defait il en eau, s'il est asseurement
 De qualité si seche et de matiere dure ?
 La mer devient-elle er ? et l'er essence pure
 De l'invisible feu qui va tout animant ?
 Je ne jugerois pas ces choses veritables,
 N'estoit qu'en mon amour on en voit de semblables,
 Mon cœur se change en pleurs, et mes pleurs en souspirs,
 Mes souspirs continus en desir qui m'enflame,
 En souspirs et en cœur se changent mes desirs,
 Et mon cœur en desir qui n'est rien qu'une flame.

Les premieres œuvres (1608)

Pierre De CROIX

Comme le jour depend du soleil qui l'enflame,
 Les fleuves de la mer, de son tyge la fleur,
 L'intellect de l'esprit, du baume son odeur,
 L'humidité de l'eau, la chaleur de la flame ;
 Ainsi de l'estre humain, la non mortelle trame
 Depend, et beaucoup mieux du grand Tout son autheur,
 Il est de nos esprits l'esprit et le moteur,
 Vie de nostre vie, et ame de nostre ame.
 Mais de mesme que l'œil espars en mille endroits
 Voit tant et tant d'objects, et ne voit toutesfois
 La lumiere par qui seule il voit toute chose
 L'œil de l'esprit ouvert à toute varieté
 Se rend, las ! plus qu'aveugle à la divinité
 Bien qu'il voy' tout par elle, et qu'en soy l'ait enclose.

Sequestré pour jamais et du monde et de moy
Et plus qu'onc éclairci de la douce lumiere
Dont l'Esprit donne-esprit par faveur singuliere
Me descouvre, bening, les secrets de la foy,
Que de divinitez en l'ame je conçois,
Voire tant s'elargit sa grandeur familiere
Que le Ciel il m'octroye en jouissance entiere,
Et fait que mon Dieu mesme en esprit je cognoye :
Non qu'un extase ardent hors de moy me ravisse,
Ou d'un brusque aiguillon les sens m'esvanouisse ;
Mais doucement porté dans son bien infini
Dardant des petits traits d'une amour toute intime
Je me sens au plus pur de son estre sublime
En son interieur parfaitement uni.

Ainsi que tous les corps que la nature anime,
Et forme inanimez en ce clos rondissant
Ont leur cause, leur centre, et vont ressortissant
Au centre, qu'elle enferme au creux de son abysme,
Ainsi que tous les poincts qu'en sa masse sublime
Contient la pyramide és nues se haussant,
Se ramenant ensamble, et se vont unissant
Au joint indivisible eslevé sur sa cime,
Ainsi que le seul Un en sa capacité
Comprend, pere de tous, le nombre illimité,
Qui au chiffre infiny de tous les nombres entre,
Ainsi de ton amour l'unique intention
Enclost tout : la vigueur, le prix, l'occasion
De tout, est en son un, en son poinct, en son centre.

Des astres tournoyans la danse coustumiere
Cessera d'embrasser du monde la rondeur,
Phebus ira la nuit, et sa nuitale Sœur
De son char brillonnant guidera la carriere.
La flame sans chaleur, l'air privé de lumiere,
Sans fermeté la terre, et l'onde sans froideur,
De leur estre perdront l'efficace vigueur,
Et tout ira confus en la masse premiere.
Plustost qu'un seul moment s'esloigne de mon cœur
Ceste Beauté sans pair, qui me tient en langueur,
Anhelant doucement à son bien que j'adore :
Je veux pour tout object l'avoir pour mon penser,
Contempler ses beautez, les penser, repenser,
Les penser, repenser, et contempler encore.

Si tu es Tout en tout, des Essences l'essence,
L'Estre seul absolu par qui tous estres sont,
Si tout ce qui se meut au clos de ce grand rond
Se meut souz le ressort de ta sainte ordonnance,
Plus, si tu as empreint ton seel de providence
D'un soing particulier au milieu de mon front,
Comme en ton vif image, et si mes esprits sont
Moins en soy, qu'en eux est ta divine presence.
Si toujours, en tout lieu, en tout ce que je fais
Tu remarques mes pas, mes propos et mes faits,
Et les soings plus cachés au fond de ma pensee :
Las ! comment ne me tiens-je à toy seul arrêté,
Sans vaguer ça et là follement transporté,
Comme une girouette à tous vents eslançee ?

Le miroir de l'Amour Divin (1608)

Siméon GUILLAUME DE LA ROQUE

Je voyageois un jour sur le fleuve de Seine
Avecque la beauté qui me rend langoureux,
Helas ! qui me disoit ces beaux mots amoureux
Que Narcis adressoit à son image vaine :
J'estois son seul espoir, son plaisir, et sa peine
Le seul bien qui rendoit ses esprits bien heureux,
J'estois son petit cœur, sa lumiere sereine,
Et le Temple où sans fin elle adressoit ses vœux :
Puis elle me disoit, ô ma belle pensée,
Faisons que nostre Amour ne soit jamais faussee,
Et que malgré la mort elle vive au tombeau :
Jamais d'un autre Amant je ne seray Maistresse,
Et pour t'en assurer j'en signe la promesse,
Mais enfin j'apperçeu qu'elle escrivoit en l'eau.

. POUR LE JOUR DES CENDRES

Vous allez maintenant à ce temple honorable
Les yeux bas, la voix foible, et le cœur fremissant,
Pour demander pardon vostre erreur confessant
A celui qui pour nous eust la mort agreable,
Mais deux heures apres vostre œil impitoyable
Et ce cœur ennemy qui me rend languissant
Plein d'inhumanité la pitié banissant
Retourne à redoubler mon mal insupportable.
J'invoque l'eternel qui sçait mes passions,
Qu'il n'exauce non plus vos meditations
Que vous voulez ma peine et ma douleur entendre :
Car j'iroy reprenant la justice des Cieux
Après m'avoir brulé des raiz de vos beaux yeux
Si vous en etiez quitte en prenant de la Cendre.

Faut-il que ces vallons, doux sejours du silence,
Soient tant importunez des accens de ma voix ?
Helas quel tort m'ont fait les arbres de ces bois
Pour leur graver au sein le subject qui m'offense,
Pourquoy faut-il ainsi poussé d'impatience
Que je trouble ces eaux tous les jours tant de fois ?
Pourquoy vay je fouler les fleurs en tant d'endroits,
Ces fleurs qui de mon mal souffrent par innocence :
Mais vous m'excuserez arbres, fleurs, et ruisseaux,
Qui sentistes jadis les semblables travaux
Quand vostre corps sensible erroit parmy ces plaines,
Pour ne sentir le mal qui me rend langoureux,
Helas ! je voudrois estre en ces bois ombrageux
Transformé comme vous pour ne sentir mes peines.

Je suis nouvelle araigne en orgueilleux courage,
Mon ame va sa toile en tous lieux ourdissant,
Amour en mon esprit les creons va trassant,
Et me faict de douleur payer l'apprentissage.
Nuict et jour je travaille en mon desavantage,
Quand je suis à la fin je vais recommençant,
Et l'espoir qui tousjours mon desir va poussant
Me fait continuer cet inutil ouvrage.
Sur un chant riche doux je represente encor
Les beaux yeux de Madame et ses longs cheveux d'or,
Son port, son teint, sa grace augustement acorte,
Les ombres du pourtraict de nul autre imité
Sont faicts de mes ennuis et du deuil que je porte
Pour avoir fait la toile où je suis arresté.

L'enfer est un palais d'estrange architecture
Du fleuve Stigieus enclos de tous costez,
Un theatre où Pluton fait voir ses cruantez,
Ou l'on sent de la mort l'eternelle peinture.
Le baze est de charbon, de soufre est la vouture,
Ou le froid et le chaud sont aux extremitez,
Ou les pleurs et les cris ne sont pas escoutez,
Ou l'horreur et la rage ordonnent la torture.
C'est ou l'Ange orgueilleux de la haut fut chassé,
Mais où l'ame languit pour avoir offensé
Celuy qui si parfait au monde la fit naistre.
Mais le plus grand tourment que l'Enfer puisse avoir
C'est la privation de la face du Maistre,
Puis que le Paradis gist en l'heur de le voir.

Si le peintre excellent, le Phenix de son aage,
Voulant peindre la Grecque aux beaux yeux indomptez,
Fit venir devant luy les plus rares beautez
Prenant leurs plus beaux traicts pour bastir un ouvrage.
Qui voudroit paindre ainsi la beauté qui m'outrage
Sans en voir les doux traicts non encor imitez
Il faudroit assembler toutes les deitez,
Pour former ici bas une pareille image.
Que dis je pour la peindre ? Il faudroit seulement
Voir le pourtraict qu'Amour grava divinement
Au milieu de mon cœur, à mon dām, trop semblable :
Et si sur cet exemple on ne la peut tirer,
Je sçay qu'on trouvera, je m'en puis assurer,
Ou le peintre ignorant, ou l'œuvre inimitable.

Un soir dans le palais qui decore la France,
Amour me conduisit pour voir les majestez,
Les pompes, les honneurs, et les solennitez,
Ou Hymen commandoit plein de resjouyssance.
Ce Dieu qui me guidoit pour juger de la dance,
Me dit, jette au jour d'huy tes yeux de tous costez,
Et choisis maintenant de toutes ces beautez
Sur la quelle tu veux mettre ton esperance.
Puis, regardant par tout ces objets gracieux,
Je ne peux rien trouver qui plust tant à mes yeux,
Que le premier subject de mes peines cruelles.
Rien ne sçeut de mon cœur la constance briser :
Car toutes à la fin sans vous le deguiser,
Paroissoient de beaucoup plus douces et moins belles.

Le cruel basilic tout soudainement tue,
Ou de pres ou de loin, tous ceux-là qu'il peut voir :
De mesme la beauté qui me fait tant douloir
Ravit l'ame du corps d'un regard de sa veue.
Le venimeux aspic d'une adresse cogneue,
Bouche l'oreille au chant qui le veut decevoir,
Et quand par ma douleur je vous pense esmouvoir,
Las ! vous faictes la sourde à ma plainte entendue.
La Sereine aussi bien fait perir le nocher,
De mesme vos discours dont je me sens toucher
Me font ore abismer dans une mer de peine :
Ainsi pour mon malheur ce rigoureux Amour
Vous a fait Basilic, fier Aspic, et Sereine
Pour me faire mourir cent mille fois le jour.

Echo fille de l'air, piteuse et vagabonde,
Hostesse des vallons, des astres et des bois,
Helas ! pour escouter les accents de ma voix,
Sors du creux des rochers et du milieu de l'onde.
Il faut que tu me plains en ma douleur profonde,
Et qu'aux siecles futurs je conte à ceste fois,
Comment Amour me rend esclave sous les loix,
De la plus inhumaine et plus belle du monde.
Si jadis pour Narcis on t'ouist souspirer,
Maintenant pour Narcize il me faut endurer,
Toutefois je differe à ton amour extremes :
Car tu prias le Ciel, ne pouvant l'enflammer,
Qu'il fut pour te venger amoureux de soymesme,
Moy, qu'elle se haysse et meure pour m'aymer.

Ruisseau doux et plaisant qui prend son origine
Des endroits les plus beaux de ces bois fleurissant,
Où Narcize, à tous coups se va rafraichissant,
En l'esté chaleureux que le soleil domine :
Mais toy, qui ne s'en chaut de faveur si divine,
Helas ! pourquoy le Ciel t'en rend il jouyssant ?
Et qu'il ne change icy, mon malheur finissant,
Ce miserable corps en onde cristalline ?
O bienheureux Alpee en tes belles Amours
Qui suivant Aretuse en maints divers destours
S'en trouva jouyssant par sa derniere preuve,
Aussi je vais ma nymphe en cent lieux poursuivant,
Agité d'un desir aussi prompt que le vent
Mais plus pres j'en pense estre et plus loin je m'en treuve.

Belle ainsi que le ver enclos en sa fuzee
Qu'en secret il conduit plein de subtilité
Ayant en ce labeur son esprit arrêté
Monstre que la nature en l'art s'est deguisee
En ce point j'ay ma vie a cest œuvre amusee,
Ou je m'enferme seul pour un temps limité,
Ourdissant une trame à la postérité
Qui jamais par la mort ne peut estre brisee,
Ce ver dedans son fil doux et petit bisson
Se cache et se transforme en une autre façon,
Puis il en sort aislé prenant l'air pour sa voye.
Las ! achevant ce livre amour pernicieux
Me change en papillon et droit a vous m'envoye
Afin que je me brûsle au feu de vos beaux yeux.

Les œuvres (1609)

Estienne PASQUIER

Je ne sçauois courtiser la Lesbie,
Je ne sçauois une Laure adorer,
Et moins encor' me veux-je enamourer
D'une Corinne ou bien d'une Delie.
Je ne consacre à Neére ma vie,
Je ne sçauois la Cassandre honorer,
Je ne sçauois l'Olive savourer,
A nul amour, l'amour ne me convie.
Comme un hermite, ou un moine reclus,
Nulle beautez je n'idolatre plus,
Je contrefais le sage grec Ulysse.
Et toustefois si mes œuvres tu lis,
Tu trouveras que dans l'amour je vis,
Que suis-je donq ? un furieux Narcisse.

. RETOUR DE PASQUIER DANS SA MAISON

Je te vien retrouver mon ancien sejour,
Maison qui as esté par mon travail acquise,
Maison qui sur le bord de la Seine est assise
Dans Paris, où je veux finir mon dernier jour.
Tu seras mon palais, et des Princes ma cour,
Auxquels j'avois jadis ma confiance mise,
Il faut or' qu'en mon ame un plus grand Soleil luise,
Sous la voute du ciel chaque chose a son tour.
J'ay souvent au barreau fait de ma langue gloire,
J'ay voulu relever de la France l'histoire,
Pour relever ma vie, et mon nom du tombeau.
Maintenant je veux dire à Dieu, non à la France,
Ainçois à la fortune et à mon esperance,
Je trouve en ma maison mon port aupres de l'eau.

Je ne nourry dans moi qu'une humeur noire,
Chagrin fascheux, melancholic, hagar,
Grongneux, despit, presomptueux, langard,
Je fay l'amour au bon vin et au boire.
De mon esprit toutesfois je fay gloire,
Pour le penser estre frisque et gaillard,
Et ne tenir nullement du vieillard,
Mais nul que moy ne le se fait accroire.
Pour trop me plaire, à chacun je desplais,
De vains discours pauvre sot je me pais,
Ne pouvant rien, sans espoir je desire.
Pour n'avoir plus de reste que ma voix,
Je chante à tous mes anciens exploits,
Mais les chantant, je n'appreste qu'à rire.

Je te salue, ô an climaterique
Que la nature ingenieuse a fait
De sept fois neuf, nombre le plus parfait,
An de mes maux but et ressource unique.
Si de nos jours la fin se pronostique
Par ta venuë, et que le neuf fois sept,
Produise en nous un merveilleux effect,
Brave je fay à mes malheurs la nique.
Vien hardiment, vien désirée mort,
De ma tourmente et orage le port,
Par toy mon ame est jusqu'au ciel ravie.
Fay moy quitter ce monde passager,
Fay moi mignonne, avecque Dieu loger :
Fay qu'en mourant je retrouve la vie.

La jeunesse (1610)

Moyse AMYRAULT

Pere du jour et cœur de l'univers,
Source de vie immortelle et feconde,
Que tu respans par des canaux divers,
Meslant ta force en la masse du monde.
Quant au matin tu remontes de l'onde,
Menant tes pas flamboyans au travers
Des cieux espars, et de lumiere blonde
De nos costeaux semes les sommets verds.
Je dis ainsi : si ceste creature
Que Dieu donna pour ame à la nature,
A tant de force es rayons de ses yeux,
Quelle splendeur et gloire lumineuse
Va couronnant l'essence bien-heureuse
Qui la formant en embellit les cieux ?

Aux yeux du corps se presentoit la terre,
Et descouvrant son sein entrefendu
Monstroit de l'or en rayons espandu,
Et de l'argent qu'és veines elle serre.
L'œil de l'esprit plus net et qui moins erre
A bien juger d'un objet entendu,
Sans s'esblouir fut droitement tendu,
Devers le ciel qui toute chose enserre ;
Il s'entrouvrit, et l'esprit estonné
Veid le Seigneur d'Anges environné,
Qui luy tendoit la gloire de sa destre ;
Dont la beauté tellement le ravit,
Que Roy du monde il ne voudroit pas estre,
Pour un rayon de cela qu'il y veid.

De lente joye, et de douleur soudaine,
De longs desseins qui nous trompent souvent,
D'ardens desirs qui pourchassent le vent,
De vray tourment, et de liesse vaine.
De faux espoir, et de crainte certaine,
De mal sensible, et de bien decevant,
De plaisir mort, et d'un ennuy vivant,
De tout cela se paist la race humaine.
Chetive race et mal-heureuse et fole,
Ton bien s'enfuit comme un Tygre leger,
Ou comme un trait ou comme un vent qui vole.
De tes cotez le mal ne peut bouger,
Et toutesfois ceste vie t'afole
Chetive race et mal-heureuse et fole !

Cent cinquante sonnets et chrestiens (1625)

Maria OBINO

Maria Obino était née à Bosa en Sardaigne en 1933. Elle est morte à Montpellier le 26 mai 1987. De sa main, nous avons trois livres de poésie dont *Par les éclairs et les eaux* que j'ai traduit avec Claude Royet-Journoud. C'est un jour chez lui, à Paris, que j'ai entendu la voix de Maria au téléphone. Une seule fois !

Elle avait traduit en italien tous les livres d'André du Bouchet après *Qui n'est pas tourné vers nous*. *Rapides* est sorti, la semaine même de sa mort, à la casa editrice *In Forma di Parole*. Maria Obino avait, en outre, effectué la traduction de tous les livres d'Anne-Marie Albiach et de Claude Royet-Journoud.

Par les éclairs et les eaux est un livre d'une rare densité et tension. La langue italienne lui confère une musicalité, une scansion prosodique que la langue française rend bien mal. C'est dire que la traduction que nous avons tentée est loin de nous satisfaire. Elle doit être lue comme une approche du cœur, une brassée de mots « étrangers », l'écho infidèle d'une voix déchirée trop tôt disparue.

Joseph Guglielmi

PAR LES ECLAIRS ET LES EAUX

Chaque fois
que je renonce j'ai la sensation
d'un tremblement de terre au-dedans
de moi.

...
Lutte pétrifiée.

Marina Tsvétaïeva

atteints
par le même
feu

deux
regards

telle
soif

jour
après jour

en vertige

la mer envahit

un
degré de plus dans
l'intensité

reflets
ombres

l'instant
a ramassé
les cris de ce
corps

l'attention « au hasard »

s'approcher
d'un accroc

le regard prend dimension

instant mobile

il passe
comme l'eau
 assoiffée

les mains
comme des flammes

j'ai touché
le fond

dans le miroir

et l'eau
des pierres

j'ai vu

la même soif

j'osai m'approcher

parler...
face à face

par les éclairs et les eaux

accroc dans la voile
la lumière au travers

l'affinité éblouit

**l'eau
claire l'eau bleue**

**vagues écumantes
 blanches
 les corps pris
dans la tempête**

brûlants

**... feu contre feu
violence de la soif**

**qui porte
la chaleur du corps**

souffles...

**souffle
 le souffle
 que tu me donnes**

**... cette confusion
 m'éclaire**

**dans une
 main blanche
sentir couler le
sang tiède**

quand je t'ai laissé
l'air était humide
et froid

... mais
je savais
que la terre
était feu

se rencontrer dans les brefs
replis d'un fil

mot
après
mot

la distance brûle

lèvres humides

dans l'air
les feuilles
dentées

dans les nuits

bruits de branche
cheveux
défaits

prolongent le désir...

et le sommeil
qui m'éloigne un peu

mais
dans le sommeil je te sens
t'approcher
de mon sommeil

ton souffle
me rejoint

parole interrompue

« sans division »

rester

attendre
ta soif

mais
quel désir
me pousse
à t'appeler

promesses
plus loin que le vent

... la BEAUTE
si obscure aujourd'hui

ne pas creuser
le vide

l'exil :
surgit

avec
la solitude

et la douleur
infinie

ne pas laisser
 germer
 la mort

le présent silence
affinité
dans la fiction ?

 dans l'attente

plus d'une fois
je me suis déchirée

une allusion aujourd'hui

 le temps
 s'arrête

retour du cœur

 une seule lumière
 dans nos souffles

tout
s'est mis à briller

j'ai marché
j'ai eu soif

et tracé
ton visage immobile

c'est
encore la première fois

le vide est resté dehors

Le corps se détache de la montagne

j'ai vu
sa grâce

ses yeux
qui tremblent

mots détachés vivants

sursauts de la nuit

feuilles
emportées

nuages blancs
qui passent

la chambre
s'éclaire

aujourd'hui
au loin des choses encore...
mais un seul
souffle

l'ombre au fond de la chambre

le feuillage
contre la vitre

et la peur qui me rejoint

la gaieté altérée

la lumière que j'ai tenue
un moment
s'est obscurcie

instant sauvage

je reste à la
limite du cri

la terre un tremblement

aujourd'hui
je souffre
de toi

en attente

j'écoute l'eau
au rythme de ses gouttes

des yeux griffés

l'acharnement à souffrir

le bleu du ciel s'éteint

la distance
parfois contraire

le mot

violence
qui porte

ne plus savoir
comment saisir
l'instant

.....

la douleur
traîne
le corps

les jours les heures
dans les nuits
immobiles

les larmes se renouvellent

d'un seul cri

frôler le feuillage
cercles du désir

frémir et la chaleur
de ta voix
haute

cette attente
aiguise
le corps

l'impatience
du temps ?

ce qui reste à
franchir
est en suspens

il y a des pas dans la tempête

de désespoir

piétiner les jours, combien
de jours encore avant de
te rejoindre sans crainte

une allusion, un geste « un souffle »
...hormis la peur
pétrifiée dans ce corps

le corps est à vif

cette « fièvre »

main entre
la feuille blanche

dans l'intensité
la musique
à l'unisson

en marchant
sur la terre noire
l'air serrait
jusqu'au spasme

j'ai vu le jour
prendre feu

« c'est
encore la première fois »

*traduit de l'italien par
Joseph Guglielmi
et Claude Royet-Journoud*

Martine BRODA

« je voulais vous voir en plein jour »

une nuit plus secrète
éblouissait derrière la peau

franchissable

aveu tu au vous
du regard

ma

juste familière

insupportable

**au fond des yeux poignardés
la regarder jusqu'à disparition**

**qu'un (ange ?)
fuse du mal**

ce recommencement

**comme un trait brûlant
la peau et suppliant
l'énigme désirer**

ce recommencement tant

**quand lasse
incline**

un regard un retrait une

**dans le cerne
au bord de la noyade**

**ce qui tremble
de ne pas commencer**

**comme une phrase qui ne finit pas
des lèvres ne finissent pas de**

**ce qui commence
suffoque**

un château en Allemagne
un voyage d'hiver

le chemin qui montait
vers ce qui arrive

et toi vertical
dressé dressé comme la joie

moi le violon de nerf
(douleur ?) à pas de feutre

cédait cédait

celui qui recousait le lierre
de ses yeux
dit

ne versez pas cette eau

**« ...CE TOUT EN QUOI SEULEMENT L'ABSENCE
SE REPOSE SANS REPOS. » (1)**

« Si l'on veut se rendre sensible, par une image, cette dimension que l'œuvre acquiert dans son rapport avec l'absence, on peut considérer que le Musée, dans sa totalité imaginaire, est cette absence réalisée, réalisation qui suppose un certain accomplissement, celui précisément que lui donnerait l'art moderne. Au sein de cette absence, les œuvres sont en perpétuelle dissolution et en perpétuel mouvement, n'étant chacune qu'un repère du temps, un moment du tout, moment qui cependant voudrait, et désespérément, être à lui seul ce tout en quoi seulement l'absence se repose sans repos. »

*Maurice Blanchot
Le Musée, l'Art et le Temps.*

*« On doit toujours s'excuser de parler de peinture. »
Attribué à Paul Valéry*

1

Ce tableau de mon grand-père ne m'appartient pas. Je n'en possède (c'est beaucoup dire) qu'une reproduction noir & blanc.

2

Je me trouve privé. Privé de ce que cette peinture désigne (Marseille, Le Parc Borely). De ce qu'elle est. Sa texture. Sa matière. Ses détails. Ses couleurs. Mille choses encore.

3

Ce tableau que probablement j'ai vu peindre me manque. Plus précisément me fait défaut. De ce défaut qui est mauvais dans la nature de choses. Qui toutefois se maintient. Purement et simplement. Sans adoucissement et comme sans aggravation.

4

Défaut en somme à peine visible. Qui affecte certains objets qui nous entourent. Objets à peine défaillants. D'une défaillance tenace quoique légère. Avec laquelle bon gré mal gré il faut bien vivre.

5

Est-ce que ne pas avoir équivaut à ne pas voir ?

6

L'éloignement ajoute une difficulté quasi-permanente. Dans le lointain je l'aperçois. Je n'ai prise (c'est insuffisant) que sur ma difficulté à ne pas voir. Voir, comme on le dit, de ses yeux. C'est-à-dire sur une imprécision.

7

Ce paysage auquel je suis si fortement attaché, au lieu de demeurer en moi immobile, revient mouvant. Changeant. Sur le mode d'une mobilité défaillante.

8

Mobilité par conséquent bien inutile. Qui maintient en suspens le défaut qui fonde après tout ce phénomène obscur qu'est l'imprécision. A savoir la distance.

9

Comment faire le partage entre ce que je vois et ne vois pas ? Ce qui me reste du tableau, est-ce l'un, est-ce l'autre ?

10

Peut-on s'estimer en possession de ce qu'on ne voit pas ? En possession sûrement pas. Possédé, peut-être ?

11

Je vois l'éloignement. Et dans cet éloignement j'ai le sentiment d'une altération. Privation progressive non seulement du tableau mais de la vue. Du regard du moins. Ce regard qui me permet tel jour d'être le témoin (d'un mot lui-même défaillant) de sa « naissance ».

12

Dit-on d'un tableau qu'il « naît » ? On dit plutôt qu'il se réalise.

13

C'est cela. Cette réalité s'est éloignée, mais elle n'est pas absente.

14

Il faut « ne plus être là » pour qu'il y ait absence. Alors qu'il y a seulement éloignement lorsqu'on est « loin de là ».

15

On y reviendra. Des suites devront être réservées à cette étrange affaire. L'instruction (dût-elle s'avérer difficile) sera méthodiquement poursuivie.

Juin-juillet 1987

(1) Titre provisoire d'un livre en cours.

Robert DAVREU

Il dit la nuit sa voix
passés les premiers murs
engloutit le récit
l'âme est devenue double
à la périphérie de tout ce que l'outil
qui la prolonge bouge
l'eau clapote au genou de l'ombre
où le courant se brise
le souffle éteint l'image où l'été
feint de naître et ne s'arrête pas

Sel et suc sans tristesse de houles
il dit s'il faut le vent
je suis celui qu'un mur exactement
dédouble

suis ce rien-là de jaune attiédi
qui s'incruste
corps spongieux qui
dissout en pointes ses contours
ce rien de bleu dans le parcours
où la nuit trouve son grain juste

celui que les brèches ont instruit
de leurs plus vieux calculs
lorsque chuinte le revif

ce rien d'obvie dans l'instant nul
où la voix siffle sous le bruit
ouvert à l'écho noir de son récit
tardif

Fronton seul de la voix au challenge des
rails le seuil d'un autre bleu n'est rien
encore que le bleu soit dans l'acte de le
dire encore encore d'un mur si
éphémère encore d'une geste
rythmée de vraies vues
inégales
qui s'y doublent d'accords où le reste est la terre
utile aux dieux indécidables
énoncés d'une soif encore à l'oubli de le peindre

Jean-Charles DEPAULE

PAQUES ET VENDANGES

Proche faubourg ville basse

*dimanches soirées qui n'en finissent
par dessus les cours des maisons voisines*

*salves le vent porte cris du stade
jusqu'ici*

*Dans la nuit rafales du soir
le train entre canal et colline*

jusqu'à la mer la nuit

*A l'intersection / dans la boucle boulevard
alignement double de platanes
la courbe de canal tangent Sagesse
sur le chemin de halage jeunes chiens devant
cloche-pied pas chassés reviennent rapportent
des gerbes de fleurettes brindilles*

*Dans la boucle le damier
Soirées qui n'en finissent
par dessus les cours des maisons voisines*

jusqu'ici

*Dans la nuit rafales du soir
le train entre canal et colline*

*jusqu'à la mer la nuit
sur le papier le corps lacté milieu des jours
goût du thé d'ambre (parfum précieux)
la chambre immobile Au mur
pieds en l'air des ombres de la rue
marchent tête en bas Savoir
bonne veille de rêve comme le corps
immobile entre les deux fenêtres
avec volets*

*Au-dessus de la cuisine
la chambre du sud Persiennes tièdes
le rayon oblique sur le parquet vert
le vent porte
jusqu'ici*

le train entre canal et colline

*jusqu'à la mer la nuit
Ville basse - écrire au lieu de
bonsoir la compagnie dirait-on la langue
dit gisant Votre robe
je dirais
bleue Distraire de ce temps couché
du temps*

*un dimanche un vendredi
dimanche Pâques et vendanges alternant
A genoux/genoux d'or versé le thé l'ambre
peau à peine*

mousse croix vermeil

la nuit

colline canal

.....
*des lèvres les reconnaître cuisses
allant à leur rencontre Baume
nue-mémoire plus que le corps
s'éloigne tiédeur éparses odeur
l'autre corps immobile*

*porte battante battant
S'étendre parfois descendre écrire :
la transparence des roses écrire : je t'écris
joie grande tissée marge de nuit
(ne s'approche pas de la fenêtre)
écrire : dormir lettre d'eau d'encre
comme gouttes robe-bleue
jusqu'à la mer
maintenant que je suis sur le point*

LE MATIN

elle repousse l'oreiller qui casse l'ampleur de son étirement, il tombe à terre avec un bruit en deux temps qui la réveille, elle se retourne sur le dos, sa jambe rencontre l'absence d'un autre corps, elle se lève, elle a faim.

bruit du flot d'eau chaude qui envahit la baignoire, la buée ternit le carrelage humide, au-dessus de la chaleur la jambe se lève et s'écarte, avance un pied puis l'autre tandis que les bras quittent leur appui sur le rebord de l'émail ; la descente du corps dont le reflet s'esquisse sur la vitre, d'abord plié, il s'allonge dans l'eau troublée qui le pâlit et le fait trembler.

la baignoire est divisée par la lumière que l'ombre des stores de la fenêtre partage. Elle pense à la course de chevaux qu'elle a vue dans l'hippodrome, sous la neige tombant ; la masse fuyante des couleurs adoucies sur l'herbe presque bleue, l'éloignement du flot qui ne cesse de se refaire puis la chute du jockey jaune citron dont le corps disparaît derrière la haie, les reflets blancs sur la robe des chevaux et leur retour haletant derrière les gros flocons.

elle rattrape le savon plat qui a chuté dans l'eau verte et file laissant une traînée blanche sous ses cuisses, elle le fait passer entre la paume et la peau du corps qui devient glissant et mousseux ; les cheveux se plaquent contre la peau, la mousse du shampoing les balaye en les soulevant ; puis le jet de la douche repousse le savon par larges étendues fuyantes qui se répandent sur la surface du bain, alors crémeuse ; elle s'enfonce horizontalement dans l'eau et regarde le plafond, en flottant.

couvert de gouttes et de ruisselets, le corps sort de l'eau brillant et rose et s'engouffre dans le peignoir bientôt humide. Elle voit l'image du boxeur, assis dans l'angle du ring, au milieu de la foule, les coudes appuyés sur les cordes, une serviette autour des épaules, le regard au loin, écoutant les conseils rythmés de son manager dont la bouche, pulsant la salive, frôle la sienne, tandis qu'une main passe une grosse éponge sur ses paupières violettes.

dans les tuyaux, l'écoulement de l'eau fait un bruit régulier d'entonnoir, avec des raclements souterrains, des sortes de sanglots dans le registre grave.

elle lave la baignoire avec la douche dont le flot emporte avec les cheveux les traces de savon qui filent vers l'embouchure, l'éponge rugueuse fait luire la paroi qui blanchit ; elle se souvient d'un tableau dans le musée dont la peinture enlevée révèle le bois nu - plus rien sous le paysage - l'ardeur du champ de blé arrêtée d'un seul coup.

la pression sur le tube de dentifrice fait jaillir à son embout un ruban rouge strié de blanc qui colore la brosse et laisse des taches roses dans le lavabo ; d'elle, dans le miroir, on ne voit pas la figure penchée mais seulement les cheveux séparés par la raie puis le visage oblique laisse apparaître un œil et la brosse à dents qui se montre par saccades rythmées ; elle pense à ce vieil homme qui se baigne tous les jours de l'année dans la mer, il descend, disparaît derrière les rochers où il pose ses vêtements puis tout-à-coup sa tête est prise dans les vagues comme un bouchon.

à côté du blaireau, retenu par le rebord de céramique, un bâton de rouge à lèvres renversé,

prolongé par l'attente du geste qui rompra son immobilité ; comme la poire du flacon de parfum sur laquelle on appuie en dirigeant le vaporisateur là où l'oreille rencontre l'arrondi du visage ; comme le pot de crème blanche ouvert à côté de son couvercle doré ; elle revoit le visage de sa mère qu'elle aimait regarder le soir, éclairé autrement par cette couche transparente qui le lissait et le mettait en repos.

un pied posé sur le rebord de la baignoire, elle passe le pinceau rouge sur la surface lisse de ses ongles ; elle pense au bulldozer qui nivèle le goudron frais de la route, entouré d'ouvriers en ciré orange, certains brandissant des signaux rouge ou vert pour les voitures qui doivent circuler en une seule file.

face à la fenêtre, assise sur le lit, la glace de l'armoire reflète à la jointure de l'épaule, le galbe de la chair puis les seins qui naissent sous la dentelle et les jambes croisées reposant sur la pointe d'un pied ; sous la brosse les plis des cheveux se reforment en brillant ; une grosse mouche cherchant la sortie parcourt la vitre traversée par la branche d'un arbre qu'on ne voit pas, un acacia ; il y a très longtemps, on lui a dit que l'on faisait des omelettes avec des fleurs d'acacia, elle n'aime pas l'idée de la rencontre du violet et du jaune dans une assiette.

sans les revêtir, elle essaie des robes, en les posant devant son corps, face à la glace ; elle en choisit une qu'elle enfilerait par le bas, la boutonne, remonte la fermeture-éclair sur le côté ; par la fenêtre qu'elle ouvre, affluent toutes sortes de bruits, elle distingue la voix de la femme blonde qui vend ses fruits et un grand coup de frein au feu rouge, qui va vers l'aigu avant le choc qui n'a pas lieu.

elle se baisse pour attacher la boucle de ses chaussures, se regarde une dernière fois, de dos, avant d'ouvrir la porte et de sortir.

la porte de la chambre est restée ouverte, livrant le lit défait où, enroulés suivant les mouvements du corps ou le geste pour les écarter, les draps retombent sur le sol entraînant la couverture qui effleure le plateau du petit déjeuner, en désordre.

sur le carrelage de la salle de bain, le peignoir repose, ses plis arrondis autour de l'absence des pieds où s'évoque la minceur des chevilles et la montée ronde des mollets puis des cuisses.

on entend le bruit des talons qui dévalent l'escalier puis celui de la porte qui se referme en claquant.

juillet 1987

EMPLOI DU TEMPS

Quiberon - 22.7.86

Si quelqu'un ne part pas
ne part jamais
reste là reste là ne cesse
de rester totalement là quoi qu'il fasse
si quelqu'un est planté immobile dans
les trous de sa mémoire
et reste là
attendant
si quelqu'un marche et marche
les jours les nuits marche sans
jamais cesser de rester là
en attente

Anterre - 24.7.86

Passent hors de portée de voix
des enfants courant les pieds nus
des mères vulnérables des
chiens la gueule pleine d'offrandes
des rêveurs drapés dans leur nuit
des porteurs d'eau des vierges muettes
mais en armes des vagabonds
de somptueux idiots mangeurs
de nuages toutes et tous
hors de portée de main s'éloignent

Passent hors d'atteinte les ventres
les livres les vents les visages
les vulves les fièvres la vie

Anvorte - 28.7.86

Il cherche des failles toujours Des fentes
dans les planches des portes Dans les murs
des lézardes Des jours des déchirures
dans les rideaux des baies Dans les plafonds
des fissures Il cherche des issues
partout Dans le cuir verni des armures
des femmes il cherche où sont les entailles
toujours où sont les issues et pourtant
il reste là ne fuit jamais Ou presque

Anvorte - 29.7.86

Serrant les dents sous les lèvres qui mentent

Les dents contre le vacarme du crâne
la mort remontant des lombes les mots
bardés d'épines contre la nuit creuse
là-dessous désertique et les sextants
gauchis les dents contre les vomissures
si vieilles contre les coups de boutoir
des saisons obscures les dents serrées

Et toujours dans les miroirs une bouche
immensément ouverte noire aphone
qui foment depuis longtemps depuis
bien avant la naissance bien avant
cette ère avant l'homo sapiens au temps
partout des océans et des poissons
un hurlement jamais sorti des bronches

LIGNES VERS JEAN TORTEL

. L'instant vers réduit à l'extrême entre ses bornes, entre ses bords, défriché dans le blanc.

. Les marques lumineuses de l'instant d'espace, les « boules rouges » s'accordant à sa nuit, à notre nuit, poursuivie noir sur blanc.

. Formuler le point-instant du monde, le couper en morceaux, en quelque savante et remuante analyse du lieu.

. L'infime réalité atteinte en ses particules élémentaires de pluie ou de lettres, s'inscrivant, encore, à travers nous, dans l'univers matériel.

. Le tonnerre sous le ciel gris, suinte le feu, face à l'impossibilité certaine du monde, à sa trahison, trou d'eau noir et vert.

. La vie, notre vie, inondée de platitude, le réel indifférente place d'eau, d'où la lumière retombée sur elle-même ne peut sortir, entre les bords impossibles.

. Le blason de l'instant, l'inchangé, ce qui se refuse, ce qui ne serait plus dicible, ne dirait rien.

. Un pas de plus dans le blanc, les ponctuations, les silences, traversant la page, la boue, de bout en bout.

. Une sorte de reconquête, la plus nécessaire pour nous, le monde, en ses espèces naturelles.

*
**

Ce texte a été publié en ouverture du catalogue sorti à l'occasion de l'exposition et des lectures consacrées, en juillet dernier, durant le Festival d'Avignon, à Jean Tortel. C'était une production du Centre National des Lettres, une réalisation de l'association « Les Amis de la Maison du Livre et de Mots ».

LA « LINGUA RUSTICA » D'HENRI DELUY. VINGT QUATRE HEURES
D'AMOUR EN JUILLET PUIS EN AOÛT. (IPOMÉE)

DANS CE CLIMAT QUI VIENT DES MOTS.

Ce serait d'abord un livre pour des vacances, pour la liberté, le plaisir, le bonheur simple de sentir battre le cœur quotidien, familial, de l'homme et de la femme

« Quand la mer vient du ciel »

On y verrait cet homme et cette femme, *autrement*, à travers les actes les plus minimes de leur vie, ceux qui sont les plus difficiles à partager :

*« Tu regardes par la fenêtre ouverte et
C'est comme si ton regard passait
D'un œil à l'autre. »*

*.....
J'attends que tu bouges, que tu prennes
Part à quelques mouvements... »*

Entre tous, le mouvement d'aimer, infinitésimal, par quoi un couple existe. *Vingt quatre heures d'amour...* à lire et relire ces textes, on prendrait conscience, combien par l'amour démystifié, vécu au cœur du réel (son espace, son temps), l'existence devient périlleuse, le fait, le geste le plus banal, magique :

*« Tu défaisais le lit d'un même geste. Une
Double volée de marches nous menait
Au jardin... »*

*.....
« Tu fermais les yeux comme auprès
D'un cheval. Sans même réaliser qu'ainsi
Va la sérénité.*

*Tu mesurais l'espace comme une
Encolure et tu fermais les yeux
Tu disais : il y a des oiseaux
Il y a beaucoup d'oiseaux, c'est
Pour ça qu'il y a des oiseaux. »*

Réfléchissant à l'énigme du titre, à son extrême précision chronologique (Vingt-quatre heures, juillet, puis, août), lequel semble dater à l'extrême ces textes, on verrait que ce temps mesuré, parcimonieusement compté, impose une structure en trompe-l'œil. Apparaîtrait alors une dialectique de l'angoisse et du bonheur, la nature même de l'amour se découvrirait, exigence d'éternité au cœur du périssable. Ainsi cette insistance à « minuter » le texte, cette volonté de circonscrire l'amour dans

l'instant, d'inclure la parole dans une durée limitée, témoigne clairement de ce que le chant de bonheur ne peut surgir que d'une catastrophe douloureuse (ce qui est vrai peut-être de toute parole poétique). Les poèmes, indices de poèmes, les vers notés, sont autant de fragments embrasés, retombés d'une explosion intérieure intense. *La Nuit d'août* surtout impose l'image d'un monde dévasté, par le morcellement, les vers isolés, monostiches, la ponctuation forte. Et *L'Episode d'amour* indique le mouvement de reconstruction formelle, à partir d'éclats de réalité : « La main ; le mur, les doigts, un arbre, s'arrêter/Voir (tu restes seul là-dedans) »...

UNE ENTREPRISE DE TERRASSEMENT.

La démarche de cette poésie se résume dans cette formule dont on appréciera l'ambiguïté, le poète étant toujours à la fois vaincu, « terrassé », et vainqueur. La transparence (trompeuse), tout au moins l'équilibre, la sérénité qui se dégage de certains textes, l'harmonie, la lumière, on dirait presque le classicisme sont autant de victoires, de conquêtes sur le désordre, l'angoisse, le trouble, la menace jamais définitivement écartée des monstres de l'inconscient, et des monstres bien réels de notre monde (« *La violence venait d'ailleurs./Les nouvelles étaient mauvaises* »... « *La pauvreté. La crasse. La misère./ La vulgarité...* »)

Chaque poème est comme une petite vague de clarté (de bonheur), gagnée sur la nuit ; « *Un tout petit écureuil s'empare d'une prune* ». Mais pour dire ce miracle, il aura fallu surmonter les boues, la pluie, « *la gorge contractée* ». L'image obsessionnelle de la nuit et du sable :

*« La nuit se remplit de sable
Le temps se remplit de sable
Tel paysage au-delà des arbres
S'ensable dans la nuit
Le temps reste à l'intérieur du paysage. »*

Car il s'agit bien là de faire avec de la nuit, avec le sable du sablier (qui est aussi du noir), une construction lumineuse, entièrement fondée sur les rapports éphémères et hasardeux (hasardés) entre les choses et les mots (c'était déjà le mot d'ordre de Michaux : « *Je vous construirai une ville avec des loques, moi...* »)

Mais plus qu'à Michaux, c'est à Eluard que je pense (*Le Jeu de construction*, dans *Mourir de ne pas mourir*). Les poèmes d'H. Deluy sont eux aussi des jeux de construction, ou de reconstruction, dans lesquels le parti-pris formel le plus constant est celui du risque des associations qui étonnent, ravissent l'esprit, ainsi :

*« Ce corps autour d'une bague
Qui se laisse glisser dans la chambre où je ne suis pas »*
.....
Un escalier descend dans le mouvement de tes mains
.....
Il pleut, l'émotion change les fleurs de pots. »

On reconnaît là un vrai poète, en ce qu'il nous impose littéralement sa manière de voir le réel, en ce que sa parole est une réorganisation perpétuelle d'une matière instable, inquiétante. Il en résulte cette invention naturelle, ce renouveau d'images tel qu'on ne se sent ici pas éloigné de Rimbaud (« *Le ciel roule dans une voiture bleue* »), d'Eluard (« *Le ciel était couvert de lèvres* »), ou bien encore de Reverdy ou de Jean Tortel, à cause de la sobriété des moyens mis en œuvre, qui donne toute son efficacité à cette « *langue rustique* ».

Et jamais livre d'amour ne fut plus éloigné de la tentation précieuse. Il y a ce goût pour les mots de tous les jours, pour les tournures familières, cette gourmandise de vocabulaire à toucher du doigt ou de la langue. Non, La Fontaine n'est pas invoqué en vain par l'épigraphe, il y a dans cette poésie des écureuils, des bêtes à bon dieu, des carottes, du persil et de la ciboulette, et « *La caille/ Encore, carcaille, courcaille, margote* ».

Mais c'est avant tout une poésie réduite à l'essentiel, à l'expression vitale. Une poésie pourrait-on dire qui a le souffle coupé. L'abondance des points n'est pas un artifice typographique. H. Deluy échange le lyrisme amoureux contre la déflagration émotionnelle surgie d'un apparent prosaïsme. Cette charge vient de ce que la « *lingua rustica* » ne se coupe jamais du vrai. « *Et la langue mentira toujours* » ; ici les mots-mensonges sont châtiés, les vers réduits à des sortes de concrétions de réalité :

« *Dans le jardin où la douceur de vivre
A les allures d'un tilleul
Beaucoup de mots restent encore disponibles.* »

« *La nuit touche
Vers le soir
Le bleu dont elle jouit.* »

Ce livre est, semble-t-il le produit d'une longue décantation, qui le rapproche parfois de l'art du Haï Kaï, comme si chaque geste, chaque trait de plume était l'aboutissement d'une profonde méditation qui frappe soudain l'instant d'éternité.

« *Tout le poème se rassemble, d'un coup
Comme pour isoler son artifice.
Il y a trop de fleurs et trop de mots
Tu approches et tu brilles.* »

Jamais l'attention du poète ne se relâche quant-à « *l'illusion qu'on trouve dans les mots* » : « *Pauvre phrase. Je la surveille/ Je la tourne. J'essaie de la sortir/D'elle-même...* » C'est un art de la lucidité, de la maturité poétique, qui n'exclut jamais l'émotion. Le climat de ces poèmes est d'une qualité telle qu'on sent comme peut-être seulement chez Verlaine, parfois, le tremblement d'être :

« *Le ciel commençait seulement à pâlir
Dans la fraîcheur du petit matin
Les roses étaient toutes proches* »

*Et je me mettais à écrire
Dans cette difficulté
Qui s'ajoute aux mots. »*

Et surtout :

*« Si tu te levais, je n'aurais plus
Qu'à fermer les yeux. »*

JE VOUS AIME AIMEZ MOI TOUJOURS.

Mais sans l'amour, sans cette femme dont le nom, par pudeur extrême n'est qu'effleuré, ce livre ne se concevrait pas. C'est l'œuvre d'un homme profondément troublé qui trouve ici, « au milieu du chemin de la vie » comme dit Dante, l'apaisement. L'homme n'est pas heureux, parvenu à ce point de lucidité, il trouve l'expression la plus forte de son expérience poétique. Or c'est le TU de l'ambur qui fait exister ce livre, par l'échange de l'un à l'autre. La dynamique profonde de cette poésie est dans ce mouvement perpétuel qu'impose le Tutoiement. Tentative toute courtoise d'être en l'autre, et l'autre en soi (le même rapport unissant l'homme à la femme est alors reproduit quant au paysage et quant au temps) ; c'est

*« Comme de rester loin
De sa propre tête*

*Ou, dans sa tête mais
Loin au dehors. »*

Cette contradiction est ici vécue comme une déchirure. Les corps séparés, l'angoisse règne, un espace investi par le silence, par la pluie, le sable, l'épais, le soupçon, le mensonge, par tout un bestiaire nocturne, un vide entre deux êtres, est à abolir.

C'est ce sentiment d'urgence qui confère à la poésie d'H. Deluy son allure haletante. Il y a je crois, cette mise en mouvement entre *La Nuit d'août* et *La Nuit de juillet*. A l'oppression du paysage, du silence, à l'écoute, succède la présence, la parole de l'autre. Le Tu amoureux emplit l'espace poétique : « Il y avait dans ce que tu disais... Tu insistais... Tu parlais... Tu disais qu'il fallait expédier les affaires courantes »...

« Toutes les femmes sont magiques » dit un héros de cinéma, il suffit qu'une femme s'avance, qu'elle parle pour que l'univers se renverse :

*« Tu essayais de me faire croire qu'avec
Une bonne organisation du temps et de l'espace,
Dans des délais fixés à l'avance, on pourrait
Retrouver cet accent de jeunesse... »*

Et si l'on écoute ce qu'elle dit, c'est aussitôt tout le réel qui entre en métamorphose (*Tout ce que tu dis sort de la chambre*) les fleurs, les oiseaux, le jardin qui donne sur la mer. Et plus encore, c'est une *Leçon de Morale* (Eluard encore !), le renversement du mal au bien :

*« Et toi tu disais : il faut avoir
La mort jusqu'au cou
Pour en rester là*

puis :

*Quand l'angoisse aura défait son visage
Elle écrira, dis-tu. »*

Et certes l'amour fait mal, il force l'homme à reconnaître, à avouer son piètre statut d'homme (« *Ma laideur d'homme/ Qui a besoin de plaire* »), mais parce que justement il donne à voir la réalité transfigurée par l'échange, l'amour est aussi une joie :

*« Le dehors fait mal.
Le dedans fait mal.*

L'amour seul. »

Claude ADELEN.

K. B. Jacqueline STARER. Editions Maurice Nadeau.

La couverture propose en titre deux initiales. Une brève note d'introduction nous apprend que ce sont celles d'un poète anglais, Keith Barnes, mort en 1969, et dont l'œuvre est restée inconnue.

On comprend évidemment qu'il ne s'agit pas d'un roman. Alors, un récit ? Une biographie ? Une présentation critique ? Rien vraiment de cela.

Le texte, d'environ quatre-vingt-dix pages, est suivi d'un choix de poèmes. Il commence par la maladie et la mort de Keith Barnes, continue par la rencontre du poète et de l'auteur, les suit dans leurs cheminements - errances et voyages -, revient à son point de départ, la disparition de K. B. Celle-ci survient au moment où ils s'apprêtaient à ne plus se quitter, comme si cette trêve, au fond, ne leur avait pas été possible.

Certains chapitres, les deux premiers surtout, et la fin du dernier, sont admirables, absolument. Ce livre limpide comporte quelques masques, ou plutôt des écrans légers, les initiales pour lui, la troisième personne pour elle. Mais cela lui donne la précision voilée d'une photo décolorée, un arrière-plan qu'on imagine sans le voir. Par exemple les moments les plus beaux sont ceux qui racontent, sans analyse ni jugement, les faits. « A Ostende, la plage se retirait en immensité, le soleil s'était emparé du ciel et de la grande mer plate. Des eaux rouges où elle se baignait, elle le regardait fumer sa pipe, debout sur le sable, l'air las. Il était à bout de forces, si tôt le soir. Elle avait eu le cœur serré. » Ou encore : « A coups de sirènes répétés, de feux rouges brûlés, ils avaient traversé Paris ; il était toujours inconscient, elle était penchée sur lui, pleurant enfin. »

J'aime particulièrement la retenue du récit, cette manière de ne pas tomber dans les clichés de l'émotion, de sorte qu'elle resurgit chez le lecteur, et le surprend. Sa mort à lui, comme leur rencontre, sont d'autant plus poignantes que leur auteur semble comme en retrait. Ainsi elle écrit que la vie, en leur donnant l'occasion de se connaître et de s'aimer « leur faisait un cadeau inestimable », mais aussi que « rentrant le soir, elle avait découvert avec une certaine contrariété son sac à dos dans la chambre ».

J'aime aussi le portrait qu'elle fixe de cet homme qui « se réjouissait de toutes choses », qui « se laissait aller à l'insomnie comme à un bonheur de plus », et qu'elle observe, un jour, en train de converser avec un oiseau, dans une boutique sur les quais.

Le choix de poèmes proposés à la fin du volume ne reflète pratiquement pas la douceur radieuse de Keith, son aptitude à se réjouir de ses bonheurs : vivre avec Jacqueline, à Paris, et écrire, mais plutôt ce qu'il lui avait fallu haïr et quitter pour les obtenir, pour les conquérir : l'Angleterre, la vie rangée comme un tiroir, le travail mal rémunéré et mal supporté...

La face cachée de leur bien vivre, son contraire et son repoussoir, est constamment aussi au centre du récit de Jacqueline Starer. Ce thème, en accord avec l'époque - les années 66-68 - exprimé avec une intransigeance adolescente, avait pour remède un refus de se fixer aussi bien dans un lieu que dans un travail ou un amour, mais surtout, pour lui, la pratique de la littérature, et pour elle, sur son encouragement, celle de la peinture : l'art comme arme absolue pour tenir en échec la mort de l'esprit. De là le caractère quasi religieux de l'entrée de Keith Barnes dans l'écriture, de son engagement sans conditions, de son attente presque naïve d'une réponse des autres, sous forme de publications, d'estime et de reconnaissance. Il est violemment déçu, plus peut-être, blessé dans son être profond : après un premier livre, il se heurte au refus des éditeurs et des revues, à l'exception, en France, des Lettres nouvelles... Son écriture change, de didactique, démonstrative et accessible, elle devient plus âpre, plus violemment onirique, même si sa préoccupation, toujours, est de « faire sauter les gonds », même si la mort - la sienne, celle des autres, « Je ne pourrai jamais te voir sous une pierre si froide » - n'est jamais oubliée. Prémonition ? Pas seulement. Keith Barnes pensait que :

« Le réaliste est celui qui construit sa maison sur du sable
Celui qui à jamais tombe dans des sables mouvants
Comme en extase comme la musique qui glisse
Dans notre esprit »

Marie Etienne

REVUES NOTES INFORMATIONS...

LATITUDES (publiée par l'Association des Amis de Gaston Planet, Le Corquillet - Chemin du Bout-du-sac - 85230 Beauvoir-sur-Mer, les trois numéros 100 F.) : N° 3. Avec de très beaux dessins du peintre, qui fut notre ami. Textes, poèmes et interventions de Pierre Lartigue, Claude Ollier, Georges Charbonnier, Paul Louis Rossi, Marie Etienne, Michel Nuridsany, Yves Deloule, Emmanuel Debarre, Franco Scataglini.

PO&SIE (Belin, 60 F.) : N° 41 consacré, pour une part à « L'extrême contemporain », à partir d'un colloque tenu à l'initiative de l'Association pour la Défense et l'illustration de la Littérature Contemporaine. Des interventions de F. Aubral, D. Tsepénag, M. Chaillou, F. Delay, D. Roche, D. Sallenave, Ph. Sollers, M. Deguy, D. Fourcade, J. Roubaud... En deuxième partie, texte et poèmes de : Claude Minière, Daniel Oster, Jean-Loup Trassard, Jing Hao, Makoto Ooka (l'un des plus intéressants poètes japonais actuels), Gérard Genot, Jorge Luis Borges (une page mais de toute beauté).

CAHIERS TRISTAN L'HERMITE (Rougerie, publiée par « L'Association des Amis de Tristan l'Hermite », secrétariat : Amédée Carriat, Bellevue de Tercillat, 23350 Genouillac) : N° IX. « Tristan et la mélancolie », deuxième numéro sur le même thème. Avec des contributions de René Eucher, Stéphan Bouttet, Catherine Grisé, Jean Serroy, Jacques Morel. Des stances du poète. Des notes.

MATIERES / VERSO (Joseph Beaudé, 15 boulevard de l'Industrie, 01600, Trevoux, 30 F.) : N° 10. Des poètes de Scandinavie. En partie bilingue. On a envie d'en savoir plus. Et de revoir les traductions, visiblement impressionnées par le texte d'origine. Une chronique des revues.

REGART (Andrée Hepp, 87 av. de Tobrouk, 78500, Sartrouville, 45 F.) : N° 6. Un fronton sur deux poètes de Lyon, et un accent mis sur une spécificité lyonnaise : Roger Dextre et Annie Salager. Des poèmes de : A. Borgnet, M. Boittin, S. Boulanger, E. M. Chaibederra, N. Crété, M. Dérain, P. Dupeyrat, A. Garabedian, E. Gouault, T. Jacobs, D. Jardin, C. Larbodière, M. J. Leroy, S. Leblanc, M. Meister, V. Pelletanche, I. Pellatti, E. Petit, P. Poaty, L. Quéro, C. Radiguet, L. Stara, E. Thorel, A. Valadier. Un peu morne : trop de poètes, pas assez de pages, pour avérer un travail.

JOURNAL DES POETES (41 rue de Franquénies, B. 1340 - Ottignies - Louvain-La neuve ; Belgique) : N° 3 de 1987. Gaspard Hons sur Jean Tortel, Poèmes de Denise Desantels, Stéphane de Vos, Guy Goffette, Philippe Mathy, Gaëtan Lodonez, Serge Nunez-Tolin, Eric Brogniet, Lucien Nouillez,... Notes et chroniques.

LE NOUVEAU MARRONIER / AGORA (Editions « Autres rives ») : N° Printemps 87. Jean L'Anselme, M. Baron, R. Cloître, H. Delebarre, D. Ferré, Guillevic, C. Herviant, G. Le Gouic, C. Lewandovski, Y. Roussel, L. S. Senghor, J. C. Tardif. Pas de notes.

LE TEMPS QU'IL FAIT (20 rue du Clos, 16100 Cognac) : cahier cinq. Consacré à Paul Valet. Un beau numéro pour un poète passionnant. Textes de : Guy Benoit, Madeleine Chapsal, Andrée Chédid, E. M. Gioran, Pierre Drachline, Jean Dubuffet, Jean-Louis Giovannoni, Constantin Jelenski, Dominique Labarrière, Patrice Repusseau, Dora Vallier, Yvonne Vineuil, Serge Wellens. Un poème de Brodski traduit par Valet. De nombreux inédits. Une iconographie sympathique. (99 F.)

AIRES (4 rue Rembrandt, 42100, Saint Etienne, 60 F.) : N° 4. Jean de Mezieres, Ariane Dreyfus, Pascal Arnaud, Jacqueline Royer, Maxime Darnaud (des dessins), Valérie Morlot. (60 F.)

TXT (Lebeer-Hossmann Editeur) : N° 21. « La dégelée-Rabelais ». Rabelais toujours en travers de la gorge. Valère Novarina, Eric Clémens, Bérénice Constans, Francis Giraudet, Alain Frontier, Jean Paris. A aussi : Claude Minière, Jean-Daniel Magnin, Christian Prigent. (50 F.)

SOLEILS ET CENDRE (O. Hugon, 81 Les Hauts du Layet, 38090 Villefontaine) : N° 3. Sur le thème « Faille ». Les collaborateurs de la revue et Dominique Grandmont.

AENCRAGES & C° (sans adresse) : N° 7. Roland Chopard ouvre ainsi ce numéro exceptionnel : « Un incendie a détruit les livres et l'atelier des Editions Aencrages & C°. Mais au-delà des cendres, il y a la volonté de renaître. Et d'abord, par ce numéro spécial de la revue, avec tous ceux, poètes et plasticiens, qui ont déjà participé à l'activité éditoriale d'Aencrages & C° ou qui devaient prochainement le faire, et qui ont bien voulu apporter ici leur contribution. Qu'ils en soient vivement remerciés. » Un excellent numéro et un geste de qualité. Avec Olivier Apert, Jean-Pierre Balpe, Mathieu Benezet, Pierre Boce-rean; Michel Butor, Roland Chopard, Jacques Demarcq, Claude Fain, Jean-Marie Gleize, Vahé Godel, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Anne Mesliand, Odile Massé, Bernard Noël, Jean-Luc Parant, Maurice Regnaud, Bernard Vargaftig, Gilbert Vautrin, Christian Bieul, Colette Deblé, Jean-Louis Guermann, Jiri Kolar, Myriam Librach, Guy Lozac'h, Jean-Pierre Pincemin, Bernard Vivin. Et aussi, un dessin de Guglielmi !

SEPTENTRION (édité par la fondation flamando-néerlandaise « Stichting Ons Erfdeel vzw », Murissonstraat 260, B-8530 Rekkem, Belgique) : N° I de la seizième année 1987. Revue de culture néerlandaise. Nombreuses traductions. Dans chaque numéro, ou presque, un poète, souvent en bilingue. Dans celui-ci : Hendrik de Vries. Dans le numéro suivant, une introduction à la littérature néerlandaiso-caraïbe.

MOVING LETTERS (Joseph Simas, 17 rue du Fg St. Denis, 75010 Paris) : N° 10. Leslie Scalapino, Tom Raworth, Norma Cole, Tom Mandel.

PARK (Michael Speier, Taubertstrasse 4, D-1000 Berlin 33, Berlin West) : N° 29/30. Dans ce numéro: Aigui, Christoph Meckel, Friederike Mayröcker, Gerhard Falkner, Uwe Kolbe (un très bon nouveau poète de la R.D.A.), Aldona Gustas, Wolfgang Dietrich... Un ensemble « Poésie italienne d'aujourd'hui », avec Zanzotto, Masini et Doplicher. Chroniques.

ASIMETRIA (Lentini Editeur, Virgen de la Salud 78 - 08024 Barcelona. Espagne) : N° 2/3. Belle revue, belle allure. Dans ce numéro : Hernando de Acuna, Diana Bellessi, José Bento, Luis Palés et Saül Yurkievich, notamment...

PO&SIE : N° 42, une superbe suite de poèmes de Paul Celan, traduite par B. Badiou et J.C. Rambach (bilingue), une prose en poésie remarquable de Tom Raworth, traduite par Marie Borel et Jacques Roubaud, et des textes ou poèmes de David Mus, Linda Orr, Edison Simons, Gustaf Sobin, Christopher Middleton, J-Y. Pouilloux, Judith Schlanger, Stanislas Breton, Claudio Girola, Robert Marteau.

REVUE DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE (58, rue Richelieu, 75084 Paris Cedex 02) : N° 24. La très belle revue que dirige Yves Peyré mérite l'attention la plus vive. Ici, Pierre Lecuire, Henry Bouillier, Nicole Boulestreau, Marie-Pierre Laffite, des « Pages retrouvées » de Victor Segalen ; et des informations sur les activités de notre B.N.

LES NOUVELLES PARALLELES (Pierre Portejoie, Chantalouette, Le Pré de Foire, 83470, Saint-Maximin) : N° 8, treize poètes belges réunis par Werner Lambersy, six poètes canadiens réunis par Claude Bouygues.

CRITIQUE (E° de Minuit, 39 F.) N° 485, Fronton consacré à Robert Pinget.

ZUK, n° 1 (Editions « Spectres familiaiers », 4, rue Gabriel Peri, 83760, Le Revest-Les-Eaux, le n° 9 F, l'Abonnement 12 numéros : 100 F). Sur du papier de qualité, une impression élégante, quatre pages de petit format pour des textes de choix. Dans cette première livraison : la traduction, par Françoise de Laroque d'un poème (de l'américain) de Norma Cole, une nouvelle, brève mais bien tournée, de Marcel Cohen et un poème de Jean-Luc Hérisson.

H.D.

ANDRE DU BOUCHET, JACQUES ROUBAUD, DENIS ROCHE EN NEERLANDAIS...

Notre ami Jan H. Mysjkin vient de traduire et de publier, coup sur coup, plusieurs ensembles de poèmes ou textes de poètes français d'aujourd'hui. Tout d'abord un choix de pages de « Dans la chaleur vacante » et de « Où le soleil », en édition de luxe, publié aux Pays-Bas ; un autre très agréable recueil reprend la quasi totalité des poèmes d' « Air », avec une postface du traducteur, publié à Bruges, en Belgique ; 27 poèmes de « Quelque chose noir », avec des photos d'Alix Cléo Roubaud, une postface du traducteur, publiés à Gand, en Belgique, de façon soignée ; un numéro spécial de la revue « Revolver » d'Anvers, en Belgique, donne la dernière section de textes et de photos de « Conversations avec le temps », de Denis Roche.

Cette édition comporte une préface précise, documentée, qui prouve à la fois beaucoup de lectures, de la réflexion, du goût et du plaisir à l'ouvrage. Elle se termine sur une note de l'éditeur, une bibliographie générale tout à fait sérieuse, un appareil de notes bio-bibliographiques consacrées aux poètes et aux poèmes — on y apprend —, une chronologie équilibrée et un index. On y trouve, ou retrouve, soixante et dix poètes, des extraits de la « *Guirlande de Julie* » et plusieurs très belles chansons populaires, dont « *Ma belle, si tu voulais* », « *Auprès de ma blonde* », « *A la claire fontaine* » et « *Dans les prisons de Nantes* ». On y rencontre les noms les plus connus, les plus attendus ; on y fait aussi quelques découvertes : *Aubin de Morelles*, *Du Pin-Paget*, *Forget de La Picardière*, *Rampalle*, *Lazare de Selve*, *Suzon de Terson* et d'autres. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce volume que de montrer à quel point la poésie d'une époque ne se résume pas à ce peu de noms que chacun, parmi les amateurs, tient en mémoire (1).

Il souligne également qu'un poète d'envergure réduite, comme *Cotin* — véritable tête de turc pour *Molière* et *Boileau* — peut écrire de beaux vers propres à notre admiration. Il remet à sa place, pris dans la coulée d'une histoire qui ne débute évidemment pas en 1600 — de même qu'elle ne s'arrête pas en 1700 — le phénomène *Malherbe*, sans en estomper l'importance (car, on le voit bien, on peut, sans trop forcer les faits, dire que la querelle continue). Par son choix, *J.-P. Chauveau* situe fort justement son travail parmi celui des nombreux chercheurs, spécialistes et poètes d'aujourd'hui qui nous permettent d'apprécier une poésie dans ces divers états et de nous faire une idée, pièces en mains, quant aux affrontements et aux désignations (*Malherbe* contre *Ronsard*, *Régnier* contre *Malherbe*, *Théophile* en équilibre, les baroques, les préclassiques...). Car, et cet ouvrage, en raccourci, l'éclaire, il y a depuis, disons, les trois dernières décennies, un changement d'optique qui aboutit à un élargissement considérable du domaine (dont, curieusement *Boileau* lui-même profite !)...

Car, enfin, ce XVII^e siècle qui a vu sa charge de poésie affaiblie par le double effet des idéologies contemporaines de la modernité (la poésie « lisible » commence avec *Baudelaire*, *Rimbaud*, *Lautréamont* et *Mallarmé*...) et de nos ignorances, ce XVII^e siècle est celui de *La Fontaine*, le plus célèbre, partout, des poètes de France, et d'autres (*Théophile*, *Tristan*, *Racan*, etc...), de première grandeur, sans revenir sur *Malherbe*. Sans oublier *Racine* et *Corneille*, notamment (il y a là un problème et qui se répète sans cesse : le théâtre est évacué au profit de la seule poésie dite lyrique ! C'est une véritable castration pour la poésie de l'époque... (2)). Donc : un très grand siècle pour notre poésie. Merci aux érudits et aux poètes qui nous versent tant de poèmes. Et nous pardonnons, il faut bien, à *J.-P. Chauveau* l'absence de tel poète ou de tel poème (« *L'ode à Alcippe* » de *Maynard*, par exemple) comme nous lui pardonnons, c'est parfois difficile, la modernisation de la typographie, de l'accentuation et de l'orthographe.

H.D.

(1) Les interventions de Jacques Roubaud — par exemple dans ce numéro — nous invitent à une connaissance plus large encore, plus variée, plus risquée, plus colorée.

(2) Le XVII^e siècle est la seule période de l'histoire de notre poésie où le problème se pose.

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER - ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 - *G. Lukacs.*
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART - REALISME SOCIALISTE - JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI - ANGOLA - ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. - B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS - G. TRAKL - JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT - POETES IRANIENS - G. STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82.-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. - POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. - NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf. V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance.
91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.

93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.

94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.

95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.

96-97. JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens...

98. JAROSLAV SEIFERT. - POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO

102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp - *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïn Vidal Sephiha Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.

104. FERNANDO PESSOA : Poèmes, textes, lettres, inédits en France. Présentations : Emmanuel Hocquard, Pierre Hourcade, Rémy Hourcade. EZRA POUND : Les deux « Cantos » non publiés. Et : Marcelin Pleynet, Claude Delmas, Maurice Regnaut, Jean-Louis Giovannoni, Olivier Cadiot.

105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près J. Tortel - CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Tellermann, Yves Boudier...

106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robeb - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarting, Guy Jannin, Inigo de Satrustegui...

107-108. POETES DE LA REUNION : Première présentation d'ensemble de la poésie des nouvelles générations ; poèmes en créole et en français, documents, études, proverbes, jeux de mots, locutions... Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Grüneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernoult, Anne Mesliand, Eric Maclos, Michel Mourot...

Des mots à ne pas oublier

Brimborion : sans doute, par déformation et corruption, du latin « brevarium », « petit bout de prière marmottée » ; bribe sans intérêt et sans utilité, colifichet, babiole, bagatelle, bricole :

« *Les brimborions de la parure causaient à Albertine de grands plaisirs* »

Proust, A la recherche du temps perdu,
La Prisonnière, éditions de *La Pléiade*,
vol. III, p. 32, ligne 6.

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec, si possible, un vers ou une phrase dans lequel ce mot est employé.

action poétique

Abonnement
ou
Régabonnement

Nom, prénom, adresse : _____

Je m'abonne pour _____ an (s) à la revue

France - 1 an (4 n°) 160 F — 2 ans (8 n°) 290 F
Etranger - 1 an (4 n°) 250 F — 2 ans (8 n°) 450 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants (voir la liste des n° disponibles : _____)

— Je vous adresse la somme totale de _____ F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2,
77210 AVON.

LIRE

- Lionel Ray : *Le nom perdu* - Gallimard.
- Anthologie poétique des enfants de Martigues, préface de Daniel Biga - Ville de Martigues.
- François Cariès : *Le marcheur d'Eden* - Obsidiane.
- André-Pierre Arnal / Serge Velay : *Les bibliothèques infinies* - Terriers.
- Francisco de Quevedo : *Douze sonnets et un tombeau*, trad. Bernard Pons - Editions M. Chandaigne.
- Henri Deluy : *Vingt quatre heures d'amour en juillet, puis en août* - Ipomée.
- Hérodote, n° 44 : *Paysages en action* - La Découverte.
- Franc Ducros : *Le Poétique Le Réel* - Méridiens Klincksieck.
- Rainer Maria Rilke : *Les sonnets à Orphée*, trad. Roger Lewinter - Ulysse.
- Joseph Guglielmi : *Couleurs à l'oubli pareilles* - Ecbolade.
- Marguerite Clerbout : *Pour un nuage violet* - Rougerie.
- Hölderlin : *Le Rhin*, trad. F. Fédier - M. Chandaigne.
- Poésies d'Irlande : anthologie bilingue, ras. par Denis Rigal - Sud.
- Machiavel : *Le Prince, et autres textes*, illust. Claude Chanot, prés. Michel Plon - Martinsart.
- Régine Robin : *Le réalisme socialiste* - Payot.
- Jean Pérus : *A la recherche d'une esthétique socialiste (1917-1934)* - CNRS.
- Jean-Marie Gleize : *Simplification lyrique* - Seghers.
- Dominique Fourcade : *Elegie L'apostrophe E.C.* - M. Chandaigne.
- Jacques Meunier : *Le monocle de Joseph Conrad* - La Découverte.
- Jacques Meunier : *Manifeste pour un minimum de poésie* - Lachenal et Ritter.
- Guillevic : *Motifs, 1981-1984* - Gallimard.
- Guillevic : *Creusement, 1977-1986* - Gallimard.

GRATIN D'EPINARDS AUX SARDINES

Gratin, le mot est ancien : du XVI^e siècle. Il « descend » du germanique « KRATTON », par l'ancien provençal « gratar ». A l'origine, il est ce qui attrape au fond d'un plat, ou sur l'une des parois, et qu'on ne peut détacher qu'en grattant. Dans le sens particulier que nous lui donnons, il ne remonte qu'au XIX^e siècle.

L'épinard, avec ses branches, nous vient d'Espagne où, dit-on, les Arabes l'ont amené dans leurs fourgons. Le mot, lui, a, de même, circulé : il vient du persan par le latin médiéval et l'ancien provençal (où il gagne son « r »). Notre langue l'adopte en 1331. On le retrouve dans presque toutes les langues européennes. L'épinard existe aujourd'hui en de nombreuses variétés maraîchères.

Notre flemme - pour vite dire - l'écarte trop souvent de nos tables car il faut une grande quantité d'épinards pour faire un plat et il faut les nettoyer, les laver... C'est pourtant une herbe savoureuse, aussi délicieuse crue, toute jeune, en salade que cuite, en accompagnement ou, justement en gratin avec des sardines (quant à elles, elles ont pris un nom, en latin déjà, qui désignait, littéralement, ce qui était sans doute alors le lieu de pêche privilégié : la Sardaigne).

Voici la recette que je vous propose :

Utiliser un petit tian en terre pour le four. Choisir des épinards vendus avec leurs racines. Bien les préparer. Les mettre à blanchir avec une pointe de sel, un tout petit piment, une branche de fenouil. Egoutter. Hacher. Les faire revenir à l'huile d'olive, en poêle, avec une ou deux gousses d'ail écrasées. Poser une première couche d'épinards dans le tian huilé. Poser, par-dessus, des sardines crues, choisies bien fraîches, bien fermes, débarrassées de leurs têtes, de leurs écailles, de leurs arêtes. Nouvelle couche d'épinards, nouvelles rangées de sardines. Un peu d'huile par-dessus. Pas de chapelure. Mettre le tout, à feu doux, au four. Servir quand le dessus forme une légère croûte.

Edifice simple pour un raffinement du plaisir de bouche.